

TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE

PHENIX

MAG

NOUVELLES

N°5

NICOLAS BENARD

PHILIPPE DENIEL

CATHERINE GARRY

CELINE GUILLAUME

SYLVAIN LASJUILLIARIAS

CHRISTIAN PERROT

PHENIX MAG NOUVELLES N°5
JANVIER 2007 - 6 EUROS

SOMMAIRE

Nicolas Benard
Le Tournoi

Illustré par Fabien Fernandez

5

Céline Guillaume
Les Flammes de l'Au-Delà

Illustré par Fabien Fernandez

11

Catherine Garry
Le Mal joli

Illustré par Catherine Garry

17

Sylvain Lasjuilliaris
Le Cycle de l'Egide :
La Maison des enfants
perdus

25

Christian Perrot
Peuple des sables

Illustré par Fabien Fernandez

35

Philippe Deniel
Le Corrupteur

Illustré par Fabien Fernandez

41

EDITO

Voilà déjà un an que nous avons commencé l'aventure des Phénix Mag Nouvelles. Un an et quatre numéros bourrés de textes plus éclectiques les uns que les autres. De la SF, du Fantastique, de la Fantasy, tous les genres de l'Imaginaire ont été à l'honneur. Et nous continuons sur notre lancée, avec ce numéro 5 qui sera suivi sous peu de notre numéro Spécial Pirates qui vous réserve quelques surprises.

Saluons encore une fois au passage nos dessinateurs qui font un travail remarquable et que nous tenons à remercier.

Nous continuons et nous vous préparons déjà quelques beaux projets pour 2007 que nous vous souhaitons plein de folie.

Marc Bailly

LE PROCHAIN NUMERO



Phénix Mag Hors Série n°5, Janvier 2007. 3, rue des champs - 4287 Racour - Belgique.

<http://www.phenixweb.net> - bailly.phenix@skynet.be.

Directeur de publication et rédacteur en chef : Marc Bailly

Ont collaboré : Marc Bailly, Nicolas Benard, Véronique De Laet, Philippe Deniel, Fabien Fernandez, Catherine Carry, Céline Guillaume, Sylvain Lasjuilliaris, Christian Perrot.

Les textes et dessins restent la propriété de leurs auteurs.

NICOLAS BENAARD

Science-Fiction

Le Tournoi



L'auteur, âgé de 30 ans, est d'abord un passionné de littératures. Il puise ses influences aussi bien dans la science-fiction que dans certaines oeuvres classiques (polars, romans historiques, contes)

Avant de se lancer dans l'écriture d'un premier roman, il a cherché à définir son style par le biais de nouvelles, dont certaines ont été (ou vont être) publiées au sein de revues spécialisées dans les territoires de l'imaginaire (Phénix, Nocturne, Black Mamba, Brins d'éternité, etc.)

Un autre de ses textes « Le roi solitaire » a été primé au Concours 2006 de la Nouvelle organisé par la municipalité d'Ozoir-la-Ferrière.

Historien de formation, il prépare actuellement une thèse sur le Hard Rock, ainsi qu'un livre sur le même sujet. Il est aussi, à ses heures perdues, journaliste et collabore à différentes revues (Nordiques) et webzines (www.info-finlande.fr).

C'était un geste désespéré. Une sorte de baroud d'honneur.

L'attaque ne manquait pas de panache. Elle n'était pas très originale mais permettait parfois à son instigateur de l'emporter. Mais si Valmer était un joueur expérimenté, il n'avait pas suffisamment de talent pour contenir mon attaque. Il s'acharnait sur son instrument, écrasant les touches d'ivoire et de nacre avec frénésie, dans une chorégraphie presque obscène, comme s'il cherchait à fusionner avec l'énorme instrument qui aspirait l'âme de son démiurge pour en retirer l'essence qu'il projetait dans l'amphithéâtre.

Valmer luttait encore et encore, mais sa défaite n'était plus qu'une question de minutes.

J'avais déjà, de mon côté, contré toutes ses velléités, fabriquant dans un premier temps un monde mélancolique, une parabole de tristesse, de chagrin mais aussi de calme, de sérénité et de sommeil. Des noirs profonds surgissaient d'entre les gris aériens, offrant une alternance d'espoir et de dépit au jury, tandis que des notes voluptueuses adoucissaient l'ensemble de l'oeuvre. Valmer essaya bien de pénétrer mon univers par des attaques simultanées d'ocres et de grenats, cherchant à forcer les portes de ma création par le biais de virgules lumineuses, de figures géométriques inédites, mais il n'arrivait pas à enfoncer la masse gris noir du monde invincible que j'avais patiemment construit.

Les cordes de ma guitare glissaient sous mes doigts, brindilles d'herbe se courbant au vent de mon âme, jouets intarissables de l'enfant que je redevais à chacune des joutes auxquelles je participais. Elles ondulaient au contact de ma peau, comme une femme gémissant sous les caresses de son amant. Je jouais avec elles, effleurant leurs formes métalliques en une étrange parade amoureuse. Elles renvoyaient les images élaborées par mon imagination en une explosion de sons, bruitages et mélodies à peine audibles, parfois insupportables. Une flambée de sensations jaillissait de ma partition, ne laissant aucun répit à mon adversaire qui perdait progressivement du terrain.

Le jury, installé sur les gradins de l'Athénée, notait chacune de nos créations. Pour le moment, il nageait dans une grisaille attendrissante, aspiré de temps à autre par des trous noirs sensoriels qui enchaînaient l'esprit, torturaient les synapses, incrustant des messages de tristesse mais aussi d'espoir, des odeurs entêtantes ainsi que le goût d'y revenir. Il n'était pas question de droguer les membres du jury, mais d'attirer leur attention, afin de limiter le pouvoir d'expansion de Valmer.

Loin de renoncer, celui-ci envoya au public des images de vie et d'amour, des odeurs sucrées persistantes. Il était trop tard pour lui. Je le laissai espérer une dernière fois, puis j'enfonçai définitivement le clou. Ma grisaille se dissout subitement par le truchement d'une mélodie agressive mais enjouée. Je fis jaillir des cordes de ma guitare une suite d'accords incisifs, cris de rage accompagnés d'un feu de joie sensoriel. Immédiatement, la voûte de l'amphithéâtre se nimba d'une auréole de vermeil sang, que Valmer ne réussit à contrer. Ses couleurs furent instantanément absorbées par le nuage sanguinolent qui recouvrait maintenant les lieux. Chacun des membres du jury sursauta, s'arrimant sauvagement à son siège, par réflexe, craignant de perdre le contact avec l'explosion sensorielle que je leur offrais.

Tout n'était plus qu'un immense nuage rouge parfumé. Ma partition créait des odeurs nouvelles, mélanges de framboises et de fraises des bois, dans un concert d'éclairs flamboyants. Nul ne pouvait échapper à ce bouquet final.

Valmer, hagard derrière son piano, n'était que l'ombre de lui-même. Il jouait bien quelques thèmes, pathétiques ritournelles, larmes de désespoir dans la mer de flammes que j'offrais en spectacle.

Alors, un dernier accord vint conclure ma partition, avant que les images, les odeurs et les sons ne se dissolvent subitement autour de nous.

Comme un seul homme, les membres du jury se levèrent pour m'acclamer. Une fois encore, j'avais embrasé l'Athénée. Tel Agni, dieu du feu et illuminateur, de mon imagination avait surgi l'étincelle universelle.

Je vins serrer la main de mon adversaire d'un jour. Je savais que Valmer n'acceptait pas l'humiliation. D'une certaine façon, il me faisait pitié. Il n'avait pourtant pas le choix. Sa réputation en avait pris un coup, mais il s'en remettrait. A condition d'éviter à l'avenir toute confrontation avec moi.

J'abandonnai Valmer à son triste sort pour rejoindre mes amis qui s'impatientaient dans l'assistance.

Le *Blue Mountain* était plein comme un oeuf.

C'était mercredi, et comme tous les mercredis, les étudiants de l'école idéophonique étaient de sortie. Ils n'avaient rien de spécial à fêter, mais ces jeunes artistes ne manquaient jamais une occasion de s'amuser. Ces garçons et ces filles pleins d'espoir me rappelaient ma jeunesse, lorsque j'étais étudiant et raturais les tables sur lesquelles tous ces jeunes devaient eux aussi incruster leurs réflexions et le nom de leurs amoureux. Ils étaient emplis de vie, leur fougue et leur naïveté effaçant le stress et les difficultés de leur quotidien. Car la vie d'étudiant n'était jamais facile. Entre les cours dispensés, les exercices physiques et les travaux pratiques épuisants, étudier l'idéophonie était loin d'être une partie de plaisir. Surtout que les candidats étaient trois fois plus nombreux que les diplômés qui leur seraient attribués en fin de cycle. Les professeurs entretenaient cyniquement la concurrence qui régnait dans l'école. Certains abandonnaient le cursus, par crainte de sombrer dans la folie. D'autres quittaient l'université l'esprit irrémédiablement endommagé. La sélection à l'entrée était impitoyable, mais le cursus l'était encore plus. Des parents de victimes avaient essayé de s'opposer aux méthodes des enseignants mais la charte que tous les élèves signaient de leur sang était très claire : aucun recours juridique ne pouvait être entrepris à l'encontre de l'institution.

Je fus tiré de mes songes par Klarisse, ma meilleure amie, qui revenait d'une danse effrénée au premier étage réservé aux filles. Le *Blue Mountain* avait en effet la particularité de distinguer la piste de danse réservée aux hommes - située au rez-de-chaussée - de celle des femmes. Celles-ci étaient d'ailleurs ravies car elles pouvaient alors laisser libre cours à leurs fantaisies.

« Tu ne dances pas ? J'ai vu Micha et Reno s'éclater sur un nouveau titre de PML 78. Apparemment, ils adorent ce que fait ce mec, un mélange de bruits de machines accompagnées d'odeurs idoines. Vraiment bizarre. Un truc de mec, hein ?! »

Sa remarque la fit éclater de rire. Klarisse était très jolie, avec sa silhouette fine qu'elle savait mettre parfaitement en valeur. Ce soir, elle portait une combinaison rouge moulante avec des bottes de couleur identique. Elle avait coiffé ses cheveux au dessus de sa tête, en une tignasse qui ac-



centuait son côté sauvage. Le bleu de ses yeux, relevé par des lentilles sensibles dernier cri, aurait fait succomber n'importe quel hétéro. Elle savait pourtant qu'avec moi, elle n'avait aucune chance. C'était difficile à comprendre et à accepter pour les types qui rêvaient de s'allonger dans son lit, mais Klarisse était une amie et j'en restais là.

Levant les yeux de son décolleté, je lui répondis que mon combat m'avait épuisé et que je préférais siroter mon cocktail à l'écart des danseurs. Elle s'installa à mes côtés, passa commande via le bar numérique de la table et attendit, la moue boudeuse, qu'un robot serveur lui apporte son verre de vin. Je soupçonnais Klarisse d'être secrètement amoureuse de moi. Elle ne m'avait jamais vraiment déclaré sa flamme, mais je n'étais ni stupide, ni aveugle. Ses avances étaient parfois grotesques mais je n'arrivais pas à mettre les choses au clair avec elle. Quoiqu'il en soit, l'esprit bien trop embué par l'alcool, je n'avais pas du tout l'intention de régler ça ce soir.

Micha et Reno finirent par nous rejoindre. Leurs combis dégoulaient de sueur. Un robot nettoyeur s'approcha et, quelques secondes plus tard, mes amis avaient recouvré une apparence plus respectable.

Nous restâmes là plusieurs heures, à ressasser chaque épisode du tournoi. Les verres défilaient sous mes yeux, et j'aurais été bien en peine de dire combien j'en avais ingurgités. Mais l'essentiel était ailleurs. J'étais complètement saoul, et c'est ce qu'il me fallait pour éliminer la tension accumulée.

À partir de 3h00 du matin, les clients commencèrent à partir. Il restait encore quelques étudiants, assis à la table voisine, qui me jetaient des coups d'œil répétés. J'étais passablement agacé mais je ne voulais pas gâcher la soirée. De toute façon, j'étais trop saoul pour réagir. Soudain, l'un d'entre eux se leva et s'approcha de notre groupe. Il s'adressa à moi, alors que j'étais pitoyablement vautré dans mon siège :

« Vous êtes bien Dargor ? Le vainqueur de l'Athénée ? J'ai vu votre combat. Jolie victoire même si votre adversaire était assez faible ».

Un petit malin. Ce n'était pas vraiment le moment. Ses copains encouragèrent son audace par des applaudissements.

« Je ne sais pas si vous auriez battu un meilleur musicien. Que diriez-vous d'un tournoi pour voir si vous avez vraiment mérité l'ovation du public ? A moins que vous ayez peur de m'affronter ? ».

Le silence se fit autour de notre table. Klarisse me jeta un regard glacial. Micha et Reno attendaient ma réponse. Englué dans les vapeurs d'alcool, j'avais du mal à réfléchir. Si je refusais le combat, je deviendrais la risée de tout le campus. Pourtant, je ne me sentais pas vraiment en état de lutter contre ce jeune freluquet.

Il sortit une flûte de sa poche intérieure. Elle était minuscule, légèrement bombée à l'avant. Je n'avais jamais vu de modèle de ce genre mais j'en avais entendu parler. C'était un instrument qu'il était très difficile de maîtriser. L'étudiant, s'il savait manier l'objet, devait être particulièrement doué. Comme je tentais tant bien que mal de remettre mes idées en place, il commença à jouer. Je sortis de ma torpeur.

Les notes, douces et à peine audibles, heurtèrent mon esprit. Elles oscillaient entre des tonalités graves et aiguës, créant progressivement l'œuvre du jeune démiurge. Une bulle de lumière m'encercla, me coupant du reste du monde. Cette nébuleuse projetait des images de paix et d'amour, mais je sentais derrière celles-ci une lame aiguisée prête à frapper. Des étoiles miroitaient devant mes yeux, plongeant mon âme dans un océan de sérénité dont je devais rapidement émerger, avant de me noyer définitivement.

Klarisse me tendit instantanément ma guitare, et je décidais de rester sur le terrain de mon adversaire. Je tentais une partition simple, quelques accords mineurs aux dissonances orientales. Une chaleur étouffante s'installa quelques instants, avant qu'un vent tournoyant ne vienne troubler la vue de mon adversaire. Sa bulle lumineuse fut aspirée par le souffle puissant de ma mélodie, dans une farandole de petits éclairs qui se dissolvèrent rapidement.

L'étudiant était vexé. Pourtant, son attaque était archi connue et n'aurait pas perturbé un cadet de l'école. Il avait peut-être juste voulu mesurer mes capacités. En attendant, j'étais sur le qui-vive, préférant conserver une attitude défensive.

Il porta à nouveau la flûte à ses lèvres et changea brutalement de tactique. Cette fois, il dédoublait sa mélodie. Il créa une épaisse couche nuageuse qui m'aveugla. Pendant ce temps, des notes dénuées de sens formèrent un chapelet d'éclairs dévastateurs, déformant ma vision et m'obligeant à lâcher les cordes de mon instrument. Une odeur de souffre me donna des hauts le cœur.

Je mis quelques secondes avant de réagir. Mon adversaire était intelligent, et talentueux. Il savait que, pour me battre, il devait répartir ses forces. Ce qu'il fit, dans un premier temps, avec brio. J'étais acculé, prêt à accepter la défaite, perdu dans son orage idéophonique.

J'avais perdu une bataille, mais je n'avais pas perdu cette guerre. D'un geste, je connectais mon micro à ondes olfactives. Je prenais le risque d'être moi-même atteint par ma botte secrète, mais je n'avais plus vraiment le choix. Je fis grésiller la corde la plus basse de mon instrument. Une odeur fétide agressa instantanément mon odorat. Des miasmes apparurent, s'élevant au dessus de nos têtes, en drainant un flot d'images qui surprit mon adversaire. Visions putrescentes, silhouettes décomposées. Je n'étais pas très fier de moi mais l'étudiant était tout sauf un enfant de chœur. J'avais un adversaire de taille et je devais employer les grands moyens. Dans cette atmosphère irrespirable, j'espérais endiguer les assauts du jeune homme, tout en chassant le voile nuageux qu'il avait imaginé.

Perpétuant le tableau morbide dont je venais de dessiner les contours, j'envoyai à l'aide de quintes endiablées, sur une polyrythmie maîtrisée, un rideau lumineux vertical. Mon adversaire, coincé de l'autre côté, perdit pied. Il n'arrivait pas à déformer l'étrange cascade éblouissante qui nous séparait désormais. Elle s'écoulait dans un bruissement strident, que seule son oreille pouvait entendre. De mon côté, j'avais inventé un filtre qui me permettait de l'observer sans être vu.

Mon ennemi était totalement perdu. Ses doigts, longs et fins, erraient lamentablement sur son instrument, impuissants à réagir. Il était temps d'en finir avec cette manche. J'avais de toute façon décidé que ce serait la dernière.

Je grattai un accord simple, La mineur 7ème, en bloquant la dernière note. La cascade changea de forme, s'effilochant en une myriade de petites boules de tissu qui vinrent se coller à mon adversaire. Une odeur d'orangeade et de thym accompagna l'étrange ballet des follicules qui se nichèrent dans sa flûte organique.

Plus un son ne sortit de son instrument. La victoire m'appartenait.

L'étudiant vaincu manqua s'étouffer. Tandis que le bar retrouvait sa forme habituelle, ses amis vinrent à son aide, me jetant des regards mauvais, mais envieux. La petite bande quitta le bar, tandis que mes compagnons tapaient sur mon épaule pour me féliciter. J'étais encore sous l'influence de

l'alcool mais parfaitement conscient de mon succès. Je bus encore quelques verres avant de quitter les lieux, le corps fatigué par la rude journée que je venais de traverser.

Une fois dehors, un vent glacial cingla mon visage. Il n'y avait pas un chat dans la rue. Mon appartement n'était pas loin, mais je préférai prendre un taxi. Je ne voulais pas risquer de me casser un membre en glissant sur une plaque de verglas. J'attendis quelques minutes mais aucune navette ne passa dans l'avenue déserte. Le froid m'ayant quelque peu réveillé, je décidai finalement de rentrer par mes propres moyens.

Au bout de quelques minutes, un bruit sur la gauche attira mon attention, venant d'une ruelle perpendiculaire à l'artère que j'empruntais. Je m'approchais et vis des ombres furtives disparaître derrière un amoncellement de débris. Un peu plus loin, j'entendais le doux murmure du fleuve qui coulait tranquillement.

J'allais faire demi tour lorsque ils m'attaquèrent. Pour ne pas attirer l'attention, ils ne jouèrent que des silences. Mais ces notes étaient les plus agressives, celles que nos enseignants nous interdisaient d'utiliser. Elles étaient par nature incontrôlables, dangereuses voire mortelles. Mais les images qu'ils m'envoyèrent me firent comprendre qu'ils ne voulaient pas jouer avec moi. Ils désiraient clairement m'éliminer.

A gauche, des éclairs jaillirent brusquement. Aveuglé quelques instants, je ne pus contrôler l'attaque qui vint par la droite. Une odeur de gaz toxique me fit suffoquer, tandis que des étincelles multicolores explosaient devant mes yeux. J'étais pris entre deux feux. Cette double agression, en plus d'être interdite, signifiait clairement la mort certaine de l'un des protagonistes.

Furieux d'être ainsi mis à mal, je réussis à attraper dans ma poche une petite cymbale que j'avais achetée un jour chez un antiquaire. C'était une arme redoutable, que je m'étais juré de ne jamais utiliser en public. Le vendeur m'avait expliqué que je pouvais tuer quelqu'un avec. Mais la situation présente ne me laissait guère le choix.

C'était eux ou moi.

J'attrapai une fine baguette de zinc, et entonnai un rythme quasi martial en frappant avec détermination sur la surface cuivrée. Mes assaillants furent certainement atteints dès les premières notes car leurs attaques cessèrent instantanément. Derrière ce silence, je devinai des tympan brisés, suintant d'humeur noirâtre, et des souffrances insupportables.

Une fois que les effets de leurs attaques se furent dissous, j'aperçus alors le corps sans vie de l'étudiant qui m'avait provoqué au Blue Moutain et celui d'un de ses camarades. Tous les deux ressemblaient désormais à de vulgaires pantins désarticulés. Des filets de sang s'écoulaient de leurs yeux exorbités, pour former des petites mares sur le bitume éclaté.

Derrière moi, les hurlements stridents des gyrophares brisèrent le calme de la ruelle. La police, certainement prévenue par des voisins dérangés, s'était déplacée en nombre.

Qu'importe, c'était ma troisième victoire de la journée.

La plus belle, assurément.

Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag : « Chasse à l'homme » in n°4.

L'illustrateur : FABIEN FERNANDEZ



Fabien Fernandez est né en 1976 juste après une longue canicule. Il s'est mis assez tôt à la réalisation d'images et d'illustrations en général. Afin de ne pas laisser refroidir un éventuel talent, il se lança dans des études artistiques. Il a continué à oeuvrer dans la communication visuelle via un diplôme pour pouvoir rester un peu dans ce monde réel (financièrement). Mais c'est vers l'Imaginaire qu'il se tourne pour illustrer et il a trouvé quelques petites portes pour être publié chez des éditeurs comme FFG ou autres grands noms du milieu du jeu. Aujourd'hui, il est en attente de publications un peu plus littéraires chez ACTUSF (couverture de l'anthologie « Fuite en ogre mineur») et deux illustrations pour l'anthologie sur le thème des loups aux éditions Cheminement (à paraître début 2007).

CELINE GUILLAUME

Fantastique

Les Flammes de l'au-Delà



Née un 2 avril 1981 à AUBERGENVILLE (78), Céline Guillaume vit désormais à MENOUE, un petit lieu-dit charmant de la Nièvre, aux portes du Morvan, où les vallons verdoyants s'étalent à l'infini.

Après 13 années de danse classique intensives au Conservatoire National de Région de ROUEN et VERSAILLES, elle se consacre pleinement à l'écriture, ce beau refuge de l'âme, suite à des problèmes de santé.

Elle danse, à présent, avec les mots qui lui permettent de s'exprimer autrement que sur une scène, applaudie par des spectateurs.

Elle tente ainsi de retrouver l'euphorie et la liesse qu'elle possédait lorsque divers rôles lui étaient accordés à travers les personnages de son imaginaire.

Elle écrit aussi beaucoup de poésies ; plusieurs de ses poèmes ont été primés en 2002 au Concours SRIBO et au Printemps des Poètes de BOURGES en 2003.

2 recueils à son actif :

- « Si tu voulais m'aimer... »
- « La clé des songes »

Elle a publié 2 romans :

- « Les Sentiers de ma vie » (avril 2002 et réédition en septembre 2005 chez YVELINEDITION)
- « Le Puits aux Marguerites » (mai 2003 et future réédition, roman du terroir bourguignon)

1 biographie sur Elvis Presley :

- « Elvis Presley : king or not the king » (septembre 2003 et future réédition)

La littérature FANTASTIQUE où le monde médiéval est très présent (elle peut ainsi exploiter ses études et son DUTAE en Archéologie !) occupe toutes ses pensées et est devenu son seul et unique univers créatif.

En fantastique, elle a publié aux Éditions Nuit d'Avril.

- « La Perle d'Eternité » (septembre 2004 aux éditions Nuit d'Avril et réédition en novembre 2005 chez Nuit d'Avril ; 1er Prix du recueil au Concours International de l'Association REGARDS 2006 et 1er Prix du roman au Concours International ARTS ET LETTRES DE FRANCE 2006 à Bordeaux)

- « Le Serment de Cassandra » (février 2006 et réédition en septembre 2006 aux éditions Nuit d'Avril, préfacé par son parrain d'écriture et « grand-père » par procuration JEAN MARKALE ; ce livre a obtenu la 1ère Mention au Prix de l'AIGUILLON 2006 et le 1er Prix du roman au Concours International des éditions Terriciae 2006 à Mouriès (13))

A paraître

- « Le Puits aux Marguerites » roman de terroir bourguignon, préfacé par Antonin Malroux, réédition 25 janvier 2007 chez Pietra Liuzzo éditions

- « Les Sentiers de ma vie » réédition juin 2007 chez Pietra Liuzzo éditions

Prochain roman fantastique :

- « La Litanie des anges » préfacé par Jean Markale

Dans les premières années du règne de Louis XV, je vivais à Dijon et possédais, dans une des ruelles tortueuses qui ceinturaient la cathédrale, une auberge prospère : «La Toison d'Or».

Les fléaux de l'époque, épidémies, guerres, misères, disettes, me laissaient presque indifférent. Je devais avouer que j'étais trop occupé à pleurer ma propre infortune.

Autrefois, tout me destinait à mener une existence sans histoires. J'avais épousé à vingt ans une jeune fille charmante et ravissante, un peu trop autoritaire à mon gré, peut-être, mais travailleuse. Au début de notre union, elle s'occupait à merveille de mon établissement.

Les anges souriants de la cathédrale semblaient veiller sur notre jeune couple.

Dijon était un carrefour commercial assez important.

On y venait de la France entière acheter les célèbres cuvées bourguignonnes dont les saveurs rendaient heureux, les nonnettes à la marmelade d'orange et autres pains d'épices que les passants dégustaient sur la grand-place, au milieu des échoppes. Les marchands mêlaient aux étudiants de l'École de Médecine, aux notables, aux mendiants, aux détresseurs de bourses. Toute cette animation arrangeait mes affaires : ces gens de passage devaient se loger.

Mon auberge ne désemplassait pas.

J'aurai donc dû être un homme comblé. Hélas, au bout de quelques années, le caractère de ma femme s'aigrit au point de devenir exécrable.

Léonie s'alourdit, s'épaissit, vieillit prématurément. Elle se mit à boire, jusqu'à l'ivresse la plus totale.

Bientôt nul ne reconnut plus en cette poissarde avinée, vulgaire et graveleuse, la jeune fille que j'avais tant aimé jadis.

Elle me poursuivait de sa haine, de ses sarcasmes, m'insultait devant les clients.

Elle s'enivrait dès le matin, titubait dans l'immense salle qui tenait lieu de cuisine et de salon. Sa bouteille d'eau-de-vie à la main, elle finissait par s'affaler dans son fauteuil, près de la grande cheminée en pierre, continuant, entre deux gorgées, à proférer injures et malédictions.

Elle ne s'occupait plus de rien.

Accablé, je me tuais à la tâche.

Pour être épaulé, tandis que ma femme ronflait à quelques pas de l'âtre, j'embauchai une jeune servante qui, dévouée au-delà du raisonnable, prit peu à peu la place de maîtresse de maison.

La présence de cette bien jeune et jolie rivale accentua la hargne de Léonie.

Elle se mit à boire de plus en plus jusqu'à se priver d'aliments : l'alcool lui tenait lieu de nourriture.

Bouffie, malodorante, malpropre, elle errait d'une pièce à une autre, me traquant et surtout la servante, dont j'étais tombé amoureux.

L'alcool, même englouti à fortes doses, ne tuait pas vite.

La marâtre était robuste. J'avais beau songer à une nouvelle vie, m'imaginer veuf puis, jeune marié, Léonie ne mourrait pas. Et je m'en désolais. A Dijon, tout le monde me plaignait et mon cas était devenu comme exemplaire. Les Dijonnais étaient tous au courant des mauvais traitements que je subissais, de la cruauté de Léonie, que je m'efforçais de supporter sans broncher.

Ils connaissaient aussi le grand rêve qui me tenaillait : en finir une bonne fois pour toute avec mon horrible compagne, filer enfin le parfait amour avec Emeline, ma radieuse servante.

Traumatisé par la rage de la soiffarde, par ses hurlements, ses crises d'hystérie, je me lamentais auprès de mes clients. Je me confiais notamment à un étudiant en chirurgie de vingt-cinq ans, Jean-Baptiste Sollin, originaire d'Orléans.

Jean-Baptiste devint plus tard un chirurgien de renom, couvert d'éloges et respecté par l'ensemble de sa profession.

Pour l'heure, il débutait ses études à l'École de Médecine de Dijon et occupait en permanence une chambre au premier étage de «La Toison d'Or». Je l'avais pris en sympathie. Le jeune médecin me ménageait par ses efforts pour tenter de me consoler. Mais comment rassérer un homme frappé par le destin ? D'autant que ce destin semblait irréversible. Désespéré, j'en arrivai à souhaiter le pire.

Observant Léonie qui dormait dans son fauteuil, devant le feu, je murmurai :

«Ah, si elle pouvait griller dans les flammes de l'Enfer!»

Le diable n'allait pas tarder à l'exaucer...

Le 4 avril 1720, Dijon était en ébullition.

Demain s'ouvrait la grande Foire de Printemps.

Des étrangers venus de tout le pays avaient envahi la cité des Ducs. Des nobles à la perruque poudrée, les mollets pris dans des bas d'un blanc immaculé, toisaient avec mépris les vêtements noirs des tristes bourgeois qui donnaient le bras à leurs épouses.

Le peuple, lui, se riait de ces distinctions humaines.

La foire, c'était la fête.

Le printemps, cette année-là, était en avance.

Les vitraux de la cathédrale luisaient au soleil comme brillaient sur les parvis les flammes des cracheurs de feu. Les filles de joie héraient les badauds, lorgnant les chausses rembourrées de ceux qui avaient de la monnaie.

Les notables reniflaient l'odeur de la canaille, guettaient les chevaux que les maquignons tiraient à côté des boeufs charolais, qui s'ennuyaient sans savoir qu'ils allaient bientôt mourir.

La foule se pressait dans les ruelles aux maisons à pans de bois, proies de tous les incendies possibles.

A mesure que la nuit tombait, le débit de boissons s'accroissait mêlé aux chansons enfiévrées. Les étrangers cherchaient un endroit où dormir. Bien entendu, la porte de mon auberge était ouverte. Les clients se bousculaient en réclamant du bon vin de la treille, faisant tinter les écus sur les tables crasseuses de la grande salle.

Au premier coup d'œil, Léonie repérait les ivrognes. Ces compagnons d'un soir partageraient avec elle la goutte qu'elle leur vendrait.



Il n'y avait pas de petits profits : elle buvait, mais elle se faisait payer. Elle riait, montrait ses dents, son visage aux joues écarlates, ses yeux plissés, ses paupières rougies. Eux s'esclaffaient, la caressaient au passage. Elle était enfin dans son élément, parmi les siens, imbibée par l'alcool, qui coulait sur son menton, sur sa peau et surtout sur sa graisse qui, à la moindre étincelle, brûlerait si aisément.

De temps à autre, comme à l'accoutumée, elle m'insultait Mais je feignais de ne rien entendre.

La douce Emeline s'affairait sans mot dire, préparant les chambres, courant de l'étage à la cuisine, s'essuyant le front. Au gré des allées et venues, ses petites mains frôlaient les miennes, comme pour susurrer à mon oreille :

«Dormirons-nous ensemble, ce soir?»

Je secouais la tête en guise de refus.

J'observais Léonie vautrée sur les genoux des valets, sous l'œil des clients, qui, comme Jean-Baptiste se tenaient en retrait de la mascarade.

Les bûches qui flambaient dans la cheminée les faisaient suer. Ils s'essuyaient le visage eux aussi et se taisaient.

Le temps s'écoulait et Léonie vacillait. Les genoux des hommes ne la calaient même plus. Dépoitraillée, montrant à tous ses seins plantureux aux veines bleutées, elle bavait. Ses yeux se fermaient. Non qu'elle ait sommeil ; mais l'âtre l'éblouissait. Ces braises rougeoyantes devaient lui être insupportables. Elle ne distinguait, certainement, sur son corps, plus l'alcool de la sueur. Mais elle résistait encore...

La fête continua jusque tard dans la nuit. Pourtant, petit à petit, l'auberge se vidait. Des clients montaient se coucher et ceux qui n'étaient là que pour boire partaient se saouler ailleurs.

L'obscurité, dès lors, s'installa pour de bon, profonde, silencieuse. Dans les rues, il n'y avait plus que les hommes du guet faisant leur ronde en criant à la cantonade : »Dormez, bonnes gens, dormez !»

Avec des gestes, je débarrassais les tables avec Emeline. Léonie, elle, ricanait, chantonnait en esquissant des pas de danse que son obésité rendait pitoyables. Après un dernier juron, elle s'en alla à son tour, me bafouillant :

«Je t'attends !

Sans même lever les yeux, je répondais :

- J'arrive.»

Je soufflais les bougies, aérais un instant la pièce.

J'embrassais furtivement ma servante.

Ensuite, d'un pas lourd, je fis craquer l'escalier puis les lattes du couloir jusqu'à la chambre de Léonie.

Je me déshabillais, me couchais auprès du monstre au corps difforme. Je n'avais plus qu'à dormir, oublier...

Léonie respirait avec bruit, hoquetait de temps à autre.

Je m'assoupissais, puis sursautais. Elle venait de me toucher le coude.

«J'ai soif, dit-elle.

-Bien sûr, ma mie...»

Elle se leva, pieds nus, en chemise.

Je savais très bien ce qu'elle allait faire : prendre une bouteille poussiéreuse dans le cellier, s'asseoir dans son fauteuil, devant la cheminée où les dernières braises finissaient de se consumer, déboucher le précieux nectar, le porter à ses lèvres et boire, boire jusqu'à l'inconscience.

«Qu'elle continue, pensai-je. Son maudit breuvage finira bien par avoir raison de sa vie.»

Et je me rendormais songeant à Emeline, seule sur sa paille, mais que je n'osais rejoindre, terrifié à l'idée que mon épouse légitime pourrait nous surprendre, rêvant tout de même à elle, à sa pureté, à sa peau d'opaline, son sourire angélique, sa chaleur...Sa chaleur...

Il était quatre heures du matin lorsque je me réveillais en sursaut.

Rêvais-je d'amour fou, de feu, de brasier, de baisers brûlants ? Rêvais-je de mon auberge en flammes, symbole de mon malheur et dont les poutres s'effondreraient tout d'un coup, écrasant l'horrible Léonie ?

Je me dressai sur mon lit, respirant avec peine.

Venue d'en bas, de la grande salle, une odeur d'incendie rampait jusqu'à moi. Il n'y avait pas de fumée, mais la puanteur était là, âcre, étouffante. Elle me ramena à la réalité.

Le feu, c'était l'horreur et la ruine. Si mon auberge brûlait, qu'advendrait-il de moi ? D'autant que tout était en bois.

Je me levai d'un bond, quittai ma chambre, traversai le couloir en courant et frappai à toutes les portes.

«Le feu ! Le feu !»

Les clients apeurés se précipitaient à leur tour au rez-de-chaussée, en chemise, le bonnet sur la tête.

Tout allait fondre, s'écrouler.

Jean-Baptiste Sollin suivit le mouvement. Lui aussi courait vers le salon et la cheminée qui, à n'en pas douter, allait embraser le gîte tout entier.

Emeline était là, les yeux gonflés, ses cheveux blonds défaits. Tous déboulaient vers la cuisine-salle à manger.

Ils butaient contre les tables, renversaient les chaises.

Puis, moi le premier, nous figeâmes.

Il n'y avait rien. Pas de flammes, pas d'incendie, pas de poutres calcinées. Juste un gros tas de cendres devant la cheminée. Un tas de cendres au milieu de ce qu'il restait d'un corps : un morceau de crâne, deux jambes écartées intactes, avec leurs grosses cuisses bien reconnaissables et quelques vertèbres, des os noircis, éparpillés.

Voilà tout ce qui restait de Léonie l'ivrogne.

Je claquai des dents, tremblai de tous mes membres.

Jean-Baptiste était pétrifié par le spectacle. Il me confia que son oeil de médecin avait évalué de suite la situation. Rien, il en était certain, n'avait pu incinérer à ce point le torse et la tête de la marâtre. Rien, si ce n'était une température apocalyptique, un souffle infernal qui aurait, normalement, tout anéanti aux alentours. Or, les jambes de Léonie étaient épargnées alors qu'elles auraient dû elles aussi se consumer. Plus étrange encore : si la partie du plancher où était allongé le corps avait entièrement brûlé, le fauteuil où ma femme s'enivrait depuis tant d'années était à peine roussi. Quant au mobilier, il n'avait pas souffert. Pas la moindre trace de chaleur n'était représentée sur le bois. Sollin n'était plus un novice. Rien de ce qu'il avait de plus écoeurant dans la médecine ne lui avait été épargné. Il avait disséqué des pendus, des décapités, des roués, des brûlés. Le mouchoir sur la bouche, il avait taillé dans les chairs en putréfaction. Il avait exhumé des cadavres aux orbites vides grouillantes de vers, observé les traits méconnaissables des noyés. Mais jamais il n'avait contemplé ce qu'il regardait, fasciné, tandis que les autres clients hurlaient et, que moi, hébété, les lèvres tremblantes, je tombai à genoux, terrorisé.

Jamais je n'avais vu, au-dessus de jambes parfaitement conservées, une crémation aussi définitive. Je me demandais comment un corps pouvait brûler ainsi ?

Aucune flamme, aucun brasier ne détruisait un être de cette façon. Comme si le feu était venu, non de l'extérieur, mais de l'intérieur du corps, consumant le torse et la tête, jusqu'à leur fin.

Comme si l'eau-de-vie qui boursouflait les chairs de l'horrible Léonie avait flambé d'un coup, à des températures inimaginables, la détruisant en quelques secondes, sans que le feu se soit répandu au-delà du buste, de cette poitrine monstrueuse dont il ne restait rien. Comme si ce feu venait d'un autre monde, ou de l'âme même de la victime, cette âme noire condamnée par Dieu lui-même à l'autodestruction.

Toujours à terre, je pleurais en me disant :

«Dieu du Ciel, Dieu du Ciel...»

Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag : « La Dame de la nuit » in n°4.

L'illustrateur : FABIEN FERNANDEZ



Fabien Fernandez est né en 1976 juste après une longue canicule. Il s'est mis assez tôt à la réalisation d'images et d'illustrations en général. Afin de ne pas laisser refroidir un éventuel talent, il se lança dans des études artistiques. Il a continué à oeuvrer dans la communication visuelle via un diplôme pour pouvoir rester un peu dans ce monde réel (financièrement). Mais c'est vers l'Imaginaire qu'il se tourne pour illustrer et il a trouvé quelques petites portes pour être publié chez des éditeurs comme FFG ou autres grands noms du milieu du jeu. Aujourd'hui, il est en attente de publications un peu plus littéraires chez ACTUSF (couverture de l'anthologie « Fuite en ogre mineur ») et deux illustrations pour l'anthologie sur le thème des loups aux éditions Cheminement (à paraître début 2007).

CATHERINE GARRY

Science-Fiction

Le Mal joli



Catherine Garry, née en 1947, a vécu une grande partie de sa vie en Afrique de l'Ouest (Mauritanie, Sénégal, Côte d'Ivoire) puis en Algérie, au Maroc et en Tunisie et ensuite aux Antilles Françaises.

Elle habite aujourd'hui dans le Tarn et se consacre exclusivement à l'écriture et à l'illustration.

Fanatique de fantastique, elle a découvert dans les contrées lointaines de quoi nourrir son imagination.

Elle a rédigé des carnets de voyages mais également des poèmes et des récits d'aventure sur tous les pays qu'elle a connus.

A son grand regret, définitivement fixée en France, Catherine Garry illustre ses textes de collages et peintures abstraites qu'elle expose périodiquement à Albi.

Elle paraît également dans de petites revues en France (L'Encrier Renversé, La Plume, Les Hésitations d'une mouche) et enfin sort des romans souvent autobiographiques (Samsara, Pau ; L'Après-lui, Samoëns ; Odeur de parenté et Pavillon de chasse à paraître en 2007).

Humana, planète de la galaxie d'Andromède, respirait la douceur de vivre. Peuplée d'êtres vivants doués d'intelligence, travailleurs et vertueux : ils se nommaient les Surhumains.

D'une extrême beauté, ils respectaient la vie sous toutes ses formes et vivaient en bonne intelligence avec les autres habitants de l'Univers. Il y avait longtemps que d'éminents scientifiques se réservaient le plaisir d'aller visiter une petite planète colorée du système solaire, avec bien sûr, l'accord amical de leurs voisins les Martiens et les Vénusiens. Car c'était entre Mars et Vénus que se nichait cette belle boule que l'on savait déserte. Les conquêtes orgueilleuses de l'espace pour épater les populations n'intéressaient nullement les Surhumains. Un groupe de cinq hommes, humanistes dans l'âme, doués de clairvoyance, de tempérance, de bonté ineffable, siégeait une fois par mois, pour le plaisir, au centre de la capitale, à la Maison des Rencontres Sereines.

Sagax, le décideur, nanti de flair et dont la sagacité avait fait ses preuves, gérait au mieux les affaires courantes du pays, en souriant.

Utilis, le serviable, au sens pratique inégalé, aimant se démener, rendre la vie facile à son entourage, était prompt à agir dans l'urgence.

Cor, l'ami au cœur d'or, tendre et généreux, croyait en la race des Surhumains dont il était issu. Il aurait donné sa vie pour elle.

Traditio, le penseur, lettré, sombre, timide, calculait sans répit, tout ce qui pouvait l'être. C'était un cerveau mis au service de la société.

Sapere, l'astucieux, était l'homme que l'on appelait quand il fallait faire un choix. Il avait du discernement et son côté artiste le rendait très attachant.

Sur Humana, personne ne connaissait la douleur. Il n'y avait pas de guerre. La notion même de querelle y était totalement inconnue. Le sang ne coulait jamais. On ne se battait pas, même pour rire. On ne tuait personne, même pas les animaux. Personne ne vous tuait, même par accident car il n'y avait pas d'accident. Les divergences d'opinions étaient bien acceptées. Tout le monde discutait calmement, échangeait des idées, les compromis étant généralement trouvés pour la plus grande joie de tous. Les Surhumains étaient posés, réfléchis et sereins. Ils vivaient en paix, depuis plusieurs milliers d'années.

Lors d'une réunion mensuelle agréable, Sagax questionna :

- Que peux-tu nous dire de la planète déserte qui nous intéresse, d'après tes nouveaux calculs, Traditio, parle-nous, mon ami !

- Elle tourne sur elle-même d'un mouvement quasi uniforme, tout en décrivant autour du soleil une orbite elliptique. Nous connaissons le soleil : les Martiens et Vénusiens nous en parlent dans leurs messages. Il n'y a rien à craindre de cet astre brûlant.

- Pouvons-nous l'aborder sans problème ?

- Oui. Son diamètre mesure environ douze mille huit cents kilomètres, d'après le mètre étalon. C'est une planète un peu plus grosse que Vénus et Mars, avec de grandes étendues d'eau, de hautes montagnes, de larges vallées... On peut y vivre nombreux et bienheureux. Il y a quatre saisons en zone tempérée. C'est un rêve !

Cor, enthousiaste, prenait la parole :

- On doit pouvoir y naître et y mourir sans peur et sans douleur, comme ici, sur Humana. Pourquoi ne pas garder cet endroit féerique comme destination privilégiée pour les voyages de noces de nos jeunes ?

Les quatre Grand Sages, à l'écoute de Cor, se moquèrent de sa naïveté touchante :

- Mais Cor, voyons, il faut six mois et trois jours pour rejoindre cette planète. Je doute fort que les amoureux d'Humana attendent aussi longtemps pour vivre leur lune de miel ! - assura Traditio.

Sapere, l'astucieux, questionnait à son tour :

- Et l'atmosphère ?

- Elle y est respirable et l'hydrosphère, plaisante ! J'en réponds... De belles vacances pour nous tous, si vous voulez le fond de ma pensée...

- Comment nous en assurer ? Utilis désirait des preuves concrètes.

Traditio leva les yeux :

- Je peux demander à la base aérospatiale le lancement d'une sonde encore plus perfectionnée. Techniquement, cela prendra environ un an et six jours, messieurs, mais nous obtiendrons des échantillons de la faune, de la flore et des photographies pour confirmer mes dires.

- Merci Traditio. Utilis et toi êtes chargés de cette expédition. Agissez vite et bien, comme toujours. Il nous faut des résultats précis et fiables, rapidement... car...

- Oui. Justement... parlons-en, intervint Sapere. Nous avons des ennuis, n'est ce pas ?

- Je n'osais pas aborder le sujet... soupira Cor.

- Si l'on peut vivre -et nous le prouverons- sur cette planète lointaine, nous aurons la solution au problème actuel. Il ne nous restera plus qu'à être entendus et compris ! trancha Sapere.

Le Grand Sagax leva les yeux vers lui :

- Certes, je te fais confiance, mon ami ! Nous n'avions pas de solution. Il semble que cela en soit une. Nous avons songé à la même chose, au même instant, me semble-t-il ?

- Oui, répondirent les Sages en chœur.

- Ils disposeraient ainsi d'un lieu pour vivre, pour y être heureux, pour y mener la vie à laquelle ils aspirent, jusqu'à leur mort. Nous leur offririons là, la plus belle des planètes du système solaire...

- Oui. La plus fabuleuse, celle que je convoitais pour mes vieux jours... en secret. Je comptais m'y retirer à la retraite ! Utilis adressait un clin d'œil à ses confrères.

- Tu peux bien plaisanter ! Mais tu sais que nous avons environ deux mille citoyens d'Humana à déporter... Ne rêve pas trop de ta retraite.

- Cette déportation ne sera pas l'horreur que vous imaginez... hurla Cor ; cette planète est bleue, elle resplendit, elle est plus agréable que le froid Mars et bien plus encore que la chaude Vénus !

- Nous savons. Envoyons la sonde. Nous nous réunirons à son retour sur Humana pour parler des résultats de l'expédition. En attendant, faisons en sorte que nos Récalcitrants ne souffrent de rien. S'ils doivent partir, il leur faut vivre ces derniers mois avec nous dans la sérénité. Ils ont commis de lourdes erreurs. Certains ont abusé de notre confiance, de notre patience et de notre générosité. Malgré cela, nous ne nous autorisons pas à les châtier. Nous ne sommes pas des censeurs. Il faudra les transporter là-bas avec leur accord. Il n'y a aucune raison d'employer la force. Cor et Sapere vont essayer- avec succès, je le sais, d'expliquer tout cela aux rebelles de notre Humana.

- Bien sûr, avec plaisir. Ce sera notre action commune durant cette période d'attente !

Les cinq Sages se levèrent, traversèrent la place immense de la maison des Rencontres Sereines, échangèrent des poignées de main et prononcèrent à tour de rôle leur adage de reconnaissance - *Ne quid nimis* - qui signifie : L'excès en tout est un défaut.

*
 * *

Humana s'était dotée d'un confort exceptionnel. Les Résidents Surhumains avaient atteint la perfection dans tous les domaines. Il n'y avait pas

de classes sociales. Tout le monde était logé à la même enseigne : on entendait le soir les citoyens questionner l'Avenir : *Maintenant* que nous avons tout, que désirer de plus ?

Cette phrase bénigne avait cependant troublé Traditio et Sagax, souvent ensemble.

Ils la rapportèrent aux trois autres Sages pour en débattre. Ils tombèrent d'accord : les bonheurs matériel, physique et moral ne semblaient pas combler certains Surhumains. La tournure d'esprit d'une infime partie de la population s'était tout à coup différenciée. Les Sages ne savaient qu'opposer à cette mutation. Malgré quelques concertations bien menées, ils s'avouaient impuissants à endiguer, si infime soit-elle, la morosité ambiante. Une sorte d'oisiveté, mère de tous les vices, mais les Surhumains ne le savaient pas, s'enracina dans certains foyers, par-ci par-là. Comme par génération spontanée, des controverses pour des brouilleries éclatèrent. Personne n'y prit garde. Ce n'étaient qu'épiphénomènes sans gravité, apparemment. Mais en quelques mois, les premiers crimes de sang apparurent. A la nuit tombée, on découvrit des corps ensanglantés, décapités souvent, dans les rues des plus admirables cités d'Humana. Au petit matin, effondrée, la population des *Résidents Heureux* cherchait à savoir, à comprendre pourquoi et comment certains -sans scrupule- ôtaient la vie à leurs semblables. On repéra rapidement, car il ne se cachait pas, un petit noyau d'individus hargneux, vindicatifs, qui revendiquaient leurs forfaits avec fierté, satisfaits d'avoir du sang sur les mains et de générer la terreur jusque là ignorée sur cette planète.

Les Grands Sages soupçonnèrent un virus dévastateur, venu d'une autre planète, véhiculé par astéroïde, tombé sur Humana. Ils n'en eurent aucune preuve sérieuse.

Traditio devina qu'il ne s'agissait pas d'une quelconque maladie, se mit à réfléchir sans relâche et devint taciturne. Cor battait sa coulpe et se portait responsable des troubles et émeutes sanglantes. Il pensait ne pas avoir assez donné de sa personne. On le réconforta. Sapere resta impassible et dénonça un coup de folie qui expirerait de lui-même en quelques semaines. Utilis se plongea dans les Ecrits des Anciens, pour trouver l'origine de cette vague de cruauté, sans succès. Sagax calma les esprits, déclara humblement que le phénomène le dépassait de beaucoup et qu'il se devait de trouver, avec ses amis, une solution idéale, sans trop attendre que cela se dissipât tout seul.

En un premier temps, Sagax, atterré, demanda aux *révoltés* de prendre conscience de l'horreur de leurs propos et de l'ignominie de leurs actes. On lui répondit qu'il était le prochain sur la liste des décapités s'il insistait un peu trop... avec ses belles paroles ! La sauvagerie avait pris racine. Traditio calcula qu'en moins de mille ans, au train où allaient les assassinats, l'extinction de la race serait totale ou presque. Ne survivraient que les tyrans qui à terme, s'entre-tueraient. Sur Humana, il n'y avait jamais eu de police ni d'armée. A quoi celles-ci auraient-elles donc pu servir ? Remettre de l'ordre dans un pays tout amour ? Inutile. Punir ? Qui ? Il n'y avait que des innocents sur cette planète de paix ?

Les cinq Sages avaient demandé qu'il n'y ait pas de légitime défense. Les *Résidents Heureux* de toutes façons- ne savaient pas se servir des armes et opposer la haine à la haine.

On demanda aux mécontents belliqueux qui furent baptisés les *Récalcitrants* de se regrouper autour d'un Grand Sage dans chaque ville, afin d'y découvrir les solutions proposées :

- Nous allons tenter de donner à ceux qui ne sont plus satisfaits du système dans lequel Humana vit depuis des milliers d'années, la possibilité d'aller vivre ailleurs... Nous ne répondrons pas aux bavures par des bavures. Nous demandons une trêve aux *Récalcitrants*. Qu'ils cessent de tuer, de détruire sans raison. Une déportation consentie sera envisageable, pour les nouveaux Surhumains qui n'adhèrent plus aux lois de notre société !

Cette proposition parut séduire les provocateurs.

Sagax, sur la place de la Maison des Rencontres Sereines, osa poser la question qui le taraudait à l'un des plus cruels Surhumains qui était assis devant lui :

- Mais vous, Styx, chef de groupe, que désireriez-vous instaurer sur Humana ?

Le jeune et bel excité, rebelle, répondit, en fanfaronnant :

- Nous voulons des limites pour pouvoir les dépasser. Tout partager est aberrant. Aimer... S'aimer ? S'entraider ? C'est débilitant. Tout le monde heureux, au même niveau, dans tous les domaines ? C'est burlesque. C'est crétin. Chacun chez soi. Nous, nous voulons des faibles et des forts. Exploitions les faibles. Que les forts triomphent et écrasent les faibles... Moi, je serai un fort !

Sagax, anéanti, éberlué, n'avait pu imaginer de tels propos :

- C'est entendu, leur assura-t-il, je vois que vous êtes très déterminés. Nous tiendrons compte de vos ambitions. *Un pour tous et tous pour un*, n'est donc pas votre devise préférée ?

- Non. Assez de balivernes ! Chacun pour soi et que le plus fort gagne et écrase les autres ! Sagax sentit la partie perdue, irrémédiablement.

*

**

La sonde revint de la planète déserte un an et six jours plus tard, comme prévu. Les images confirmaient les dires de Traditio. Entre Mars et Vénus, elle était conviviale et de couleurs tendres. Ce coin devait être un petit paradis. On la baptisa : la planète bleue. Cor de surenchérir : Oh ! La belle bleue !

Ayant pris contact par courtoisie et solidarité avec les Martiens et les Vénusiens, les Surhumains se mirent d'accord avec eux pour une éventuelle colonisation de la planète bleue.

Les Martiens, comme toujours arrangeants, promirent de faire de temps en temps un tour du côté des nouveaux arrivants et d'envoyer ensuite sur Humana des nouvelles toutes fraîches des colonisateurs.

Les Vénusiens, plus réservés et fort préoccupés depuis toujours par leurs amours tumultueuses, réclamèrent l'assurance de n'être jamais assaillis ou harcelés par les *Récalcitrants* de la planète voisine.

- Aucune crainte à avoir, répondit Sagax, nous déportons nos *Récalcitrants* avec leurs immenses acquis en tête, mais nous ne laissons aucun dispositif scientifique aérospatial à leur service ! Ils en feraient mauvais usage. S'ils travaillent, dans plusieurs milliers d'années, ils maîtriseront les machines comme nous... Mais j'en doute fort !

*

**

Les *Récalcitrants* furent préparés au départ.

- Vous avez la chance de vous installer sur la belle bleue ! exultait Cor. On le hua. Il dut se réfugier chez Traditio. Qu'ont-ils dans le cœur et dans la tête ? Ce ne sont plus tout à fait des Surhumains... Ne seraient-ils pas devenus des Humains... tout simplement ?

Sapere, sur l'aire aérospatiale, s'adressait aux femmes *Récalcitrantes* :

- Un vaisseau partira dans deux mois. Préparez-vous. Préparez vos enfants et vos vieillards. Toutefois, vous ne pouvez espérer accoucher pendant le voyage, êtes-vous bien d'accord ?

Les femmes prêtes à partir acquiescèrent. Celles déjà enceintes, se firent avorter dans la joie du départ.

- On vous déposera sur une terre bien située, près d'une grande mer, de façon à pouvoir vous adapter tout de suite, sans difficulté ! Nous vous avons choisi une région des plus tempérées ! Cor, toujours indulgent revenait se mêler aux Récalcitrants, au risque d'être conspué. Il exultait de pouvoir offrir ce dernier cadeau même aux criminels d'Humana. Pour lui, le pardon faisait maintenant partie du jeu de la vie. N'ayant jamais été offensé auparavant, cette notion de magnanimité avait germé dans son esprit et il l'avait trouvée grandiose. Très heureux, il l'appliquait aux Récalcitrants pour la première fois de son existence, comptant bien ne pas avoir à s'en resservir de si tôt.

Utilis et Sapere distribuèrent à chacun des futurs spationautes Récalcitrants des cachets de nourriture et de boisson. Traditio lut à haute voix :

- Vous dormirez un jour sur deux. A votre réveil, vous alternerez les pilules jaunes et les rouges. Le voyage durera six mois et trois jours. C'est tout. Bonne chance !

Sagax prit alors la parole :

- Tout le monde, demain, à sept heures, devant l'astronef ! Nous vous avons recensés. Vous êtes 1984 Récalcitrants à partir volontairement. Vous arriverez sur la planète bleue, dans une très belle zone tempérée, au printemps. Soyez heureux. Adieu !

*
* *

Le lendemain, les 1984 surnommés montèrent à bord du vaisseau spatial. La mise à feu eut lieu sans encombre, cinq heures plus tard. Dans le ciel pur, gris azuréen d'Humana, l'on vit disparaître les lumières blanches de l'appareil géant et silencieux. Bientôt, il quittait la galaxie d'Andromède à une vitesse vertigineuse pour entamer son long voyage vers la voie lactée où se nichait la belle bleue.

*
* *

Quelques jours après le départ des 1984, les Grands Sages se réunirent.

- Que penser de leur décision ? demanda Sagax. Ils ont quitté la proie pour l'ombre, non ?

- Si vous voulez le fond de ma pensée, ils ont bien choisi. Pour eux comme pour nous. Ne mêlons pas les êtres vivants qui ne peuvent être mêlés. C'est une évidence. Quelque chose nous a échappé dans leur mode de fonctionnement. Il y a eu dérapage. Nous avons perdu beaucoup trop de membres de notre communauté sereine et heureuse. Les 1984 ne nous ressemblent plus. En rien. Mais ils ont droit à la vie. Ne respectant pas les nôtres, c'était une raison suffisante pour que nous nous séparions par consentement mutuel. Il faut qu'ils réussissent sur la belle bleue. Je le leur souhaite de tout cœur ! Cor était comme toujours optimiste et désarmant de tendresse.

- Et toi, Utilis ? Qu'en penses-tu ?

- Je crains qu'ils ne sachent pas s'y prendre... pour être heureux, bien sûr ! Je recherche toujours le gène mutant qui a permis une telle ignominie dans leur comportement ! Ils ont maintenant le goût du désordre. Il faut croire que cela leur procure une certaine jouissance. Car pourquoi tuer des innocents s'ils n'en tirent pas du plaisir, du plaisir seul ! Ils ne massacrent pas pour voler... Ils ont tout sur Humana. Cela m'inquiète. Cela, seul, m'inquiète car je n'ai pas compris. Et j'ai peur de ce que je ne comprends pas. Ils travailleront pour eux. Ils amasseront sans prendre soin de leur merveilleux environnement. Ils vivront sans amour !

- Oui, bien sûr, c'est inquiétant ! affirmait Sapere à son tour.

Traditio ne parlait plus, ne bougeait plus. Perdu dans ses pensées, il avait incliné la tête et ses yeux fixaient un point au sol. Les quatre autres Sages respectèrent son silence et ne l'apostrophèrent pas.

Mais quand le petit groupe leva la séance, Sagax confia à Cor, en tête-à-tête :

- Traditio est soucieux. Il me semble même très inquiet. Il n'y a pourtant plus de raison...

- Oui. J'ai remarqué cela comme toi. Cor levait les épaules en signe de désarroi et de résignation.

- Que faire ?

- Rien. C'est trop tard. Et pour les 1984 et pour nous. L'astronef s'autodétruira huit jours après son arrivée à destination. Ils ne peuvent revenir. Ils le savent. Autant oublier cette lamentable affaire qui a entaché sérieusement notre si douce existence sur Humana.

- Tu as raison. Oublions, mon ami. Oublions. *Volenti non fit injuria*, ajouta-t-il, ce qui signifie : *On ne fait pas tort à celui qui consent.*

*
* *

Arrivés sur la planète bleue, les Récalcitrants colonisèrent une bande de terre face à une eau tumultueuse verte. Derrière eux jaillissaient quelques sources claires d'eau potable ; les pentes des montagnes étaient boisées et facilement accessibles. Il y avait ombre et lumière. C'était le printemps. La nature n'était nullement hostile. Les Sages d'Humana n'avaient pas leurré les criminels. C'était une preuve de leur extrême loyauté. Les 1984 construisirent, chassèrent, pêchèrent, et se mirent à cultiver. Ils domestiquèrent plantes et animaux. Les couples sans enfant désirèrent fonder une famille. Les garçons célibataires recherchèrent une compagne parmi les jeunes filles en âge de procréer : leur but avoué était de peupler au plus vite leur planète. Ils se rassemblèrent afin de choisir un nom pour l'endroit où ils résidaient maintenant.

Ce fut le nom Terre qui fut retenu. Les 1984 étaient devenus des Terriens.

Chaque famille émit le vœu de fermer sa maison à double tour, de clôturer son champ, et d'en défendre les limites avec des armes.

Très vite, s'ensuivirent des chamailleries pour des peccadilles, des disputes pour des droits de passage entre deux jardins et de violentes bagarres pour cinq mètres de plus ou de moins octroyés aux animaux domestiqués pour brouter.

De réelles guérillas apparurent un peu partout quand on voulut nommer des chefs de secteur. On ne votait plus à main levée car on avait peur de représailles. On vit le sang couler mais cela ne semblait gêner ni les jeunes hommes, ni les plus âgés et encore moins les femmes. Seuls, les enfants écarquillaient les yeux et n'y comprenaient pas grand-chose, mais par mimétisme, ils devinrent agressifs et méchants eux aussi.

Les adultes bien charpentés se croyaient invincibles. Les plus frères firent preuve de rouerie pour gagner sur le terrain. Tous les coups furent permis. Chacun rêvait d'écraser son voisin un jour ou l'autre, et bien sûr, les triomphateurs étaient impitoyables et mettaient en esclavage les plus faibles des vaincus.

*
* *



Pendant ce temps, le ventre des femmes s'arrondissait. La gestation sur Humana durait seize mois. Tous les bébés naissaient à terme, forts, vigoureux, en bonne santé et souriants. Ils ne pleuraient jamais. Les mamans choisissaient le lieu où elles désiraient mettre leur enfant au monde. Souvent, c'était dans l'eau ou sur le sable chaud ou dans des draps de satin. C'était toujours un moment d'intense bonheur, sans aucune souffrance. Certaines futures mères accouchaient très rapidement en dansant, d'autres en s'endormant dans les bras de leurs époux. Il n'y avait pas de douleurs de l'enfantement. Il n'y avait pas de sang, de drame, de mort en couches, de fièvre puerpérale, de décès du nouveau-né. Il n'y avait que joie et liesse.

On appelait ce moment privilégié : le Bien Joli.

*
**

Les Terriennes enceintes n'avaient d'autres souvenirs que cette délivrance facile. Tout changea radicalement. Elles vécurent des grossesses pénibles dès les premières semaines de la gestation : nausées, étourdissements, évanouissements, grandes fatigues. Les Terriens instruits et scientifiques parmi les 1984 calculèrent la force d'attraction de la planète bleue et lui attribuèrent la cause du malaise. Ereintées, les femmes durent stopper leurs occupations. Arrivées à neuf mois de grossesse, elles furent toutes surprises de ressentir dans leur ventre des contractions de plus en plus fortes et rapprochées. Elles apprirent à crier de douleur, à hurler comme des bêtes, se tordant au sol pendant des heures. Parfois durant trois jours et trois nuits consécutifs. Certaines, ne comprenant pas ce qui leur arrivait, se jetèrent dans la mer du haut des falaises. Les mises au monde étaient longues, affligeantes, laissant des parturientes saignantes, en hémorragie. Vidées de leur sang, haletantes, désespérées, elles mourraient peu de temps après. Croyant à une maladie transmissible, les femmes plus âgées n'aidaient pas les mamans exténuées et les jeunes filles furent parquées dans un secteur isolé, loin du camp, loin de toute contagion possible. Les bébés privés de lait maternel ne survivaient pas à leurs mères. Nés à neuf mois au lieu de seize, les prématurés étaient malingres, débiles, faibles. Ils gémissaient dès la naissance. Leur premier cri de douleur perçait les tympans. Ils avaient mal. Les pères ne savaient que faire devant un tel spectacle. Leur souci premier était surtout d'avoir des fils, des fils et encore des fils. Sans se soucier de la peine de leurs femmes, si celles-ci survivaient, ils revendiquaient avec véhémence le droit à la famille nombreuse !

*
**

A cette même époque, Traditio n'avait pas abandonné sa réserve. Il ne parlait plus. Il écoutait ses amis, quelquefois soupirait, prétextant une surcharge de travail qui, au demeurant, n'était pas possible sur Humana. Il se retirait rapidement en fin de colloque et rentrait chez lui, seul. Sans aucun doute, Traditio était celui des cinq Sages qui avait le plus étudié toute sa vie, avec passion. Il s'intéressait plus que tous au miracle de la naissance sur Humana. Il ne doutait plus maintenant du résultat de ses recherches. Tout était fait pour que l'existence des Surhumains se déroule harmonieusement. Ce merveilleux prodige tenait à l'état d'esprit des êtres vivants sur cette planète, à leur pondération, leur constance et leur altruisme. La déchéance morale rapide des 1984 Récalcitrants avait inquiété Traditio.

- Que vont devenir toutes ces génitrices, dans ce monde inconnu, si beau soit-il, sans nos coutumes, notre entraide, notre amour pour le prochain, élément essentiel à l'épanouissement dans la joie, sans la douleur ?

- Tu veux parler de la naissance des bébés sur la planète bleue ? lui demanda son épouse.

- Oui. Le Bien Joli si doux, ici, que va-t-il devenir ? répétait Traditio, anxieux.

- Tu n'y es pour rien, Traditio, mon cher homme. Ils ont choisi leur départ. Ils voulaient nous quitter !

- J'aurais dû les prévenir, les alerter. Le danger était immense. Cela me hante, me ronge. Ils vont être impitoyablement exposés à la douleur de la naissance à la mort, de leur premier souffle à leur dernier râle. Quelle horreur !

Le Grand Sage, doué d'une conscience infinie, culpabilisa, perdit l'appétit et s'endormit, un soir, pour toujours, dans les bras de son épouse qui garda secrète leur conversation. Traditio était âgé, sa mort ne surprit personne.

*
**

Sur Terre, les naissances d'enfants fiévreux et agités augmentaient à un rythme effréné. Toutes les femmes consentantes ou non étaient ensemencées. Elles vivaient leur grossesse comme un cauchemar dont elles ne se réveillaient pas. Les adolescentes définitivement traumatisées se refusèrent aux hommes. Passant outre, les mâles, devenus des bêtes, imposèrent des rapports sexuels brutaux et répétés dans le seul et unique but d'avoir une descendance. Ce fut le début d'une profonde incompréhension entre mâles et femelles.

Sagax reçut des nouvelles de la belle bleue par l'intermédiaire des Martiens. Le message était codé, court mais alarmant :

- *Ils se sont battus, entre-tués. Ils se reproduisent difficilement, maintenant ils souffrent et ils meurent dans d'effroyables conditions. Que devons-nous faire ?*

Cor, Sagax, Utilis, et Sapere se concertèrent :

- Rien. On ne peut plus rien faire pour eux ! conclut Sagax.

- Un peu de pitié... un peu de compassion. S'il vous plaît, mes amis !

Cor était tout ému et avait du mal à retenir ses larmes.

- Laissons les Martiens gérer ce problème. Ils sont plus près d'eux. Ils sauront faire. Laissons-les agir. Ils sont intègres, dévoués. Ils ont une âme généreuse et une conscience, nous le savons tous ! Utilis se leva et quitta la pièce.

- C'est bon. Je demanderai aux Martiens de faire au mieux !

Sagax, consterné, se tordait les mains nerveusement.

*
**

Les Martiens descendirent sur Terre pour y déposer des plantes médicinales afin de calmer les douleurs des vieux comme des jeunes. Mais le mal était trop grand. Rien ne s'arrangeait vraiment. Le plus Grand des Elus de Mars, prit sa décision, celle qui s'imposait :

- Abrégeons leurs souffrances. Cela est devenu insupportable. On entend leurs cris dans le fond de nos cœurs. Les images que nos sondes nous renvoient sont de jour en jour plus horribles !

- Abrégeons. Abrégeons ! répétèrent tous en chœur les Grands Penseurs de Mars réunis.

- Nous enverrons demain un gigantesque soleil d'or qui éclatera dans le ciel de la belle bleue. Nous aspergerons les 1984 d'un gaz soporifique très

doux, très agréable. Il leur procurera un repos éternel, digne des Surhumains, même s'ils ne le sont plus.

*
 **

Au-dessus des Récalcitrants, un nuage d'argent flotta un long moment.

Ils n'étaient plus que 732, sauvages, barbus, chevelus, répugnants à l'excès, violents toujours, malades souvent. Ils en étaient réduits à manger des racines, leurs troupeaux ayant été décimés par les fièvres, faute d'attention et de soins. Ils vivotaient dans des grottes qu'ils avaient creusées dans le flanc de la montagne pour se cacher des prédateurs, souvent leurs frères ou cousins, devenus leurs pires ennemis. Ils s'apparentaient aux singes mais à la différence près qu'ils se déplaçaient uniquement sur leurs pattes arrière. On devait retrouver certains de leurs os fossilisés quelque 1.650.000 ans plus tard.

On les appelle maintenant les - *homo sapiens neandertalensis*.

*
 **

De cette hécatombe, pourtant, un couple caché dans un souterrain, survécut. De nos jours, certains les nomment Adam et Eve. L'instinct bestial de procréation, plus fort que tout, n'était pas mort. Ils ne se marièrent pas mais eurent beaucoup d'enfants.

La race ne s'éteignit donc pas.

*
 **

Les femmes mettent toujours au monde leurs enfants dans d'épouvantables et mystérieuses souffrances incompréhensibles, même de nos jours.

Est-ce l'ultime legs des *1984 Récalcitrants* à leur lointaine descendance ? Certes, cela est bien possible. Le - Bien Joli - s'est converti en - Mal Joli - dont on parle encore dans nos campagnes. Il a su résister à tout et au temps.

Nouvelle du même auteur publiée dans *Phénix Mag* : « *Le Temps des noyaux* » in n°4.



L'illustratrice : CATHERINE GARRY

Voir biographie de l'auteur.

SYLVAIN LASQUILLIARIAS

Science-Fiction

Le Cycle de l'Egide

2e épisode

La Maison des enfants perdus



26 ans et le syndrome de l'écriture l'a pris dès qu'il a terminé ses études, vers 20 ans. Depuis, il ne l'a pas lâché et l'a conduit à écrire un texte de théâtre d'1h20, une quinzaine de nouvelles et même un roman, tous ces écrits relevant plus ou moins de la science-fiction.

Le plaisir d'écrire et d'être lu est son premier moteur d'écrivain. Il est un amateur et il le revendique. Mais une possibilité d'être édité ne se refusant pas, c'est avec un immense bonheur qu'il permet à Phénix Mag de donner vie à certaines de ses nouvelles.

Ses inspirations sont à rechercher dans les littératures de l'imaginaire : Stephen King au lycée, puis Frank Herbert, Isaac Asimov et Arthur C. Clarke ont bercé sa vie d'adolescent. Depuis, il s'est ouvert à d'autres formes d'Imaginaire (J.K Rowling, Terry Pratchett) et à des auteurs plus classiques, notamment Alexandre Dumas, toujours à même de nourrir son univers intérieur.

Il prépare actuellement le concours de professeur des écoles à Périgueux (Dordogne).

Dès la présentation des nouvelles recrues, je savais que ce serait *toi*. Cela se passait dans le grand hall d'accueil. Vous étiez tous alignés et au garde-à-vous, les mains dans le dos, le buste droit, le menton levé vers la voûte, lançant un défi muet à l'avenir. De vrais petits soldats. Il n'y en avait qu'un qui détonait, qui ne débordait pas d'une fierté farouche, qui ne donnait pas l'impression de vouloir manger le monde. C'était toi.

Tu te tenais légèrement moins guindé que les autres, la mâchoire moins serrée, le front moins haut, peut-être un peu en retrait. Ce n'était pas de la fierté qui brillait dans tes yeux mais du chagrin, celui d'avoir quitté ta planète, ta famille, ta sécurité, d'avoir été dupé par l'Oculus. Je suis sûr que si j'avais pu voir tes mains, j'aurais remarqué des tressaillements involontaires, à moins qu'elles ne fussent déjà repliées en un poing que tu aurais voulu me jeter à figure. Mais tu ne l'aurais jamais fait, tu a toujours eu beaucoup trop de maîtrise, Gort. Gort Atiam.

Ce jour là, tu es devenu un numéro, comme les quinze autres recrues. Depuis, je t'appelle M00452, ou juste 52. Mais pour moi, tu restera toujours un humain différent des quinze autres, plus fort, plus dur, plus vivant. Plus résigné. Déjà.

Dans ce hall, tu étais un homme, malgré tes 11 ans.

Je me souviens de l'éclairage de la salle, intense et diffus, pour vous faire plisser les yeux. Ça marchait toujours. J'en ai vu un, un jour, qui fermait presque les yeux et qui pleurait parce que la lumière lui faisait mal. Un photosensible. Il s'est fait renvoyer chez lui dans l'heure suivante. Il ne saura jamais la chance qu'il a eue.

Je vous ai tous passés en revue, méticuleusement, militairement. Vous étiez magnifiques, rutilants, nimbés par la brillance exagérée de la pièce. Évidemment, tu étais le seul à ne pas être impeccable. Tu dépassais déjà du moule qu'on voulait t'imposer, tu avais commencé ta résistance passive. Je t'ai condamné à une heure de cachot et – je l'avoue – j'y ai pris un certain plaisir. Cela faisait longtemps que je n'avais pas trouvé un caractère aussi résistant se dessiner dès les premiers contacts et tu représentais un défi que je relevais avec bonheur.

Avant d'appliquer ma sanction, je comptais toutefois vous asséner mon couplet sur les raisons de votre venue ici, l'organisation de la base, les conditions de réussite, les règles à respecter et tout un tas d'autres balivernes. Le discours ne change pas d'une virgule lors de chaque arrivée. Je commence toujours par :

- Bonjour à tous. Bienvenue sur la base d'entraînement de Terra. D'ici une année, vous serez des Ambassadeurs. Des questions ?

Cela produit son petit effet. Les enfants ne posent jamais de questions, jamais. Je suis alors libre de continuer sur un terrain conquis. Mais ce jour là, tu as demandé :

- Pourquoi avons-nous besoin d'un entraînement si long pour être lobotomisés ?

Pauvre Gort. Montrer tes connaissances à ce moment précis était certes un acte d'une bravoure immense mais tu te mettais tout le monde à dos, tes camarades imbibés d'illusions, tes futurs instructeurs alignés derrière moi et les quelques représentants de l'Oculus assis sur la tribune latérale. Sans compter mon jugement. A ta question, un souffle a envahi les trois assistances et je me suis raidi de surprise. Malgré moi, je t'admirais, petit inconscient, mais je me devais de prouver mon autorité à mes observateurs.

- Qu'est-ce qui vous fait croire cela, jeune homme ?

- J'ai piraté le réseau interne de l'Oculus et j'ai vu ce que vous faisiez subir aux Ambassadeurs. Ils n'ont plus rien d'humain après le...

Petit con.

Avant que tu ne dises un mot de plus, je t'ai donné une impulsion du neuro-inhibiteur que je tenais dissimulé dans ma manche. Tu t'es tu et tes yeux ont commencé à devenir vitreux. Ce truc est une saloperie mais c'était le seul recours qui me restait pour t'arrêter. L'argumentation n'aurait servi à rien puisque tu avais raison.

- Vous devez confondre avec un programme de divertissement diffusé sur notre réseau interne, ai-je argué d'une voix forte. Mais pour votre insolence et votre curiosité, je vous condamne à purger votre peine à partir de maintenant et jusqu'à nouvel ordre. »

J'ai demandé à deux gardes de te conduire vers le cachot, sous la tutelle d'un instructeur. Tu ne comprenais plus rien à ce qui t'arrivait, tu allais rester à l'état de légume durant une bonne heure.

Est-ce que le reste de mon discours si bien rôdé a réussi à occulter l'incident de la tête de tes camarades et des observateurs ? Je ne crois pas. Mais j'étais certain que ces premiers auraient recouvré leur motivation dès le soir venu et que les seconds auraient réintégré leur routinier train-train tout aussi rapidement. En somme, le seul problème, c'était toi.

Lorsque tu es sorti de ta geôle, c'était déjà l'heure du repas pris en commun, la table des recrues faisant face à celle des instructeurs. Ce moment est traditionnellement celui des premiers contacts, les présentations officielles ayant lieu juste après mon discours introductif. C'est durant ce premier repas que les forces en présence se jaugent, que les regards s'échangent en silence. Les instructeurs discutent habituellement avec retenue, donnant une intemporelle image de sérieux et de professionnalisme, les élèves mangent en silence et se forment leurs premières représentations sur les adultes dont ils dépendent.

Lorsque la porte s'est ouverte et que tu as pénétré dans le réfectoire, la tête encore lourde et les gestes peu assurés, cherchant une place stratégique – c'était peine perdue, il n'en restait qu'une – toutes les têtes se sont tournées vers toi. Les discussions feutrées ont stoppé, les couverts ont cessé de tinter. La vie s'est arrêtée dans la pièce jusqu'à ce que tu t'assoies et que tu prennes ta première bouchée. Elle a repris sous la forme d'un murmure, une litanie qui a duré quelques secondes et s'est perdue dans un enchevêtrement de discussions. 452...452... Voilà ce que chuchotaient tes camarades d'instruction.

Alors que vous débarquiez tous d'une planète différente, alors que personne ne connaissait personne, tu étais déjà au centre des conversations. Ton matricule inspirait pour certains la fascination, pour d'autres la répulsion ou le mépris. Par tes actes, tu étais devenu une célébrité et n'allais pas quitter ce statut de tout le séjour.

Moi, je trônais à l'extrémité de la table des instructeurs, en patron. En plus d'être un membre décisionnaire de l'Oculus et le gestionnaire de la base, j'occupais le poste d'instructeur en chef, chargé de vous apprendre les différentes formes de combat à mains nues et à l'arme blanche. Un rôle des plus gratifiants qui m'assure le respect et l'écoute de tous.

A la fin du repas, nous vous avons rassemblé et conduit vers votre dortoir, où vous attendaient vos affaires personnelles. Il est connu que les surdoués sont plus aptes à la réflexion individuelle qu'à la coopération. C'est pourquoi vous dormiez tous dans la même

chambrée.

Ces quelques mois devaient, entre autre, vous permettre de vous habituer à d'autres formes de vie sociale que la cellule familiale et le cercle d'amis – pour ceux qui en avaient. L'Ambassadeur doit, avant tout, faire preuve d'adaptation et ceux qui étaient incapables de supporter la compagnie d'autres humains ne pouvaient pas être dépêchés sur des planètes peuplées de formes de vie extraterrestres. La façon dont vous vous comportiez entre vous était un élément d'évaluation, bien plus que vos résultats aux épreuves pratiques et théoriques. C'est pourquoi le dortoir était sous surveillance permanente. Une personne épiait vos faits et gestes nocturnes

Et cette personne, c'était moi, pour la bonne raison que je ne dors pas.

J'ai vu la manière dont ils t'ont traité le premier soir, comme si toute leur peine dissimulée, leur peur de l'inconnu, leur angoisse du dépaysement ; tout était imputable à ton acte de rébellion.

Ce soir-là, en examinant ta réaction et celle de tes camarades, je me suis posé la question qui allait me tarauder durant presque toute l'année. Pourquoi as-tu fait ça ? Qu'est-ce qui t'a poussé à devenir un résistant, un ennemi de l'Oculus, dès les premières minutes ? La première réponse qui m'est venue en tête était celle qui me paraissait – et me paraît encore – la plus satisfaisante : tu ne voulais pas être Ambassadeur. Sachant quel sort était réservé à ces représentants de l'espèce humaine auprès des autres formes de vie, tout ce que tu désirais était d'y échapper. Tu t'es mis en marge volontairement, sans savoir que de cette façon, tu m'apparaissais comme le candidat le plus apte à remplir les tâches qu'on attendait d'un Ambassadeur.

Dans ce dortoir exigü, certains enfants ont cherché à se mesurer à toi, plus verbalement que physiquement. Tu ne pouvais fuir, l'affrontement était inévitable. Je t'ai regardé te dépêtrer de tes opposants avec un mélange d'excitation et de fascination. L'excitation de découvrir une nouvelle troupe de jeunes esprits prodigieux à cerner, à éprouver et à affiner. La fascination due à ta résistance, à la manière dont ton argumentation minimaliste les renvoyait à leurs propres peurs, leur propre honte d'eux-mêmes et de leur servilité.

Si l'intelligence du combat consiste à déterminer quelles sont les faiblesses de l'adversaire pour y asséner le coup le plus efficace, tu paraissais bougrement apte au combat – ce qui devait m'être confirmé par la suite. Cela n'a pas servi à t'en faire des amis. Lors de l'extinction des feux, seuls deux ou trois te considéraient encore comme un héros, un résistant à l'oppression. Ceux-là étaient les plus faibles et ne devaient pas rester longtemps sur la base.

La nuit a été dure, pour toi comme pour les autres. A l'écoute de vos respirations et à l'étude de vos mouvements dans le lit, je pouvais déterminer lesquels restaient éveillés. Peu d'entre vous ont dormi plus que quelques heures. Tu n'as pas fermé l'œil. Tu es resté étendu, les yeux ouverts, et tu observais la caméra dissimulée dans un angle. Cette caméra n'est pas censée être indécélable, mais je n'avais jamais vu un postulant la repérer aussi vite.

C'est indéniable, tu étais précoce. Ton physique n'était pas impressionnant, mais cela ne t'empêchait pas d'utiliser avec un certain brio les techniques de combat que je vous inculquais. Contrairement aux autres, ton moteur n'était pas la volonté d'être le meilleur, d'écraser les autres pour être certain d'être sélectionné, mais la haine. Haine de l'Oculus qui arrachait de jeunes surdoués à leurs parents crédules, haine de ton instructeur qui t'avait brimé dès le premier jour, haine des autres qui n'étaient que des moutons aveugles.

A mains nues, tu étais une furie. Les premiers mouvements que je vous ai montrés t'ont marqué jusqu'à la moelle. Dans le dortoir, tu les répétais jusqu'à ce que tes membres ne puissent plus le supporter, parfois même dans le noir, alors que tes camarades étaient plongés dans les limbes d'un sommeil bien mérité. Tes premiers pas à l'arme blanche ont été épiques. J'ai dû employer toute ma compétence pour t'empêcher de mettre quelqu'un en pièce. Évidemment, chaque exploit de ce type a été soldé par un séjour au cachot, chaque fois un peu plus long.

La journée se découpait de manière très simple : théorie avant le déjeuner, pratique après. On vous inculquait le matin des bases de géopolitique, économie, stratégie, histoire et autres brouillilles ; vous vous adonniez l'après-midi aux différents arts de combat, au tir sous toutes ses formes et, surtout, à l'exercice physique le plus basique et stupide. Le programme était lourd, très lourd. L'intérêt n'était évidemment pas de faire de vous des machines à tuer et à commander – cela arriverait bien en aval de cette formation – mais d'en faire craquer un maximum. Ceux qui n'étaient pas assez solides mentalement et physiquement n'avaient pas leur place parmi nous. Les Ambassadeur se doivent d'être résistants, complets et adaptés à toutes les situations. Le soir, après le repas commun, nous vous laissions du temps libre pour des activités que vous croyiez personnelles et intimes. Certains pleuraient en cachette, d'autres dormaient, écrivaient des lettres qui n'arrivaient jamais ou répétaient les exercices appris durant la journée. Aucun enfant ne jouait.

Tu as commencé à venir me voir au bout d'un mois. Dès le repas consommé, tu faisais le pied de grue devant mon bureau et tu attendais que j'ouvre. J'avoue que je prenais un malin plaisir à te laisser t'user devant ma porte, droit comme un I, les bras le long du corps, les yeux fermés. Je me demande maintenant si tu n'utilisais pas ces moments pour sommeiller, ce qui, venant de ta part, ne me surprendrait pas. Quand je t'ouvrais, tu fronçais les sourcils et tu disais que tu avais des questions à me poser. Les premières fois, j'ai refermé la porte sans même invoquer le moindre prétexte. Tu es patient et acharné et tu es revenu à la charge, jusqu'à ce que je t'accueille dans mon antre.

Tes premières interrogations portaient sur le fonctionnement du camp, le rôle de certains subalternes, la localisation géographique de la base ou la provenance des denrées alimentaires. Pour moi, ce n'était que de la mise en bouche et j'élundais ces questions faussement naïves par des pirouettes rhétoriques teintées d'autoritarisme. Pas plus d'une réponse par soir, tu étais obligé de revenir régulièrement à la charge. Puis tu as commencé à me parler plus directement, comme si tu me connaissais mieux, comme si ces entretiens te permettaient de m'appréhender avec moins de retenue.

Je me souviens, tu as demandé : Pourquoi sommes-nous enfermés à l'intérieur ? J'ai souri. Je n'avais aucune réponse à apporter, tu devais la trouver toi-même. Tes questions se sont orientées vers l'éclairage, toujours diffus, jamais direct ; les fenêtres, rares et toujours trop hautes pour être accessibles par des enfants ; l'absence de contrôle des connaissances. Tous ces éléments te tracassaient, taraudaient ton esprit et formaient comme un labyrinthe mental dont tu essayais de sortir.

Ce qui retenait le plus ton attention, c'était les fenêtres. Un soir, tu es monté sur un relief dépassant d'un mur – pourtant, je peux certifier que l'aménagement n'offre que peu d'endroits de ce genre – et tu as découvert à travers une fenêtre un paysage nocturne, arbres frémissant sous une légère brise et étoiles scintillantes. Tu es resté accroché quelques secondes à contempler cette vision quelconque de la terre et tu as continué ton chemin comme si de rien n'était. Ta réaction était tellement naturelle que j'ai failli ne pas te

remarquer – tu n'es pas le seul que j'observe – et je suis quasiment certain que tu réalisais ce petit manège depuis plusieurs jours déjà. Le lendemain, tu t'es levé de bonne heure et tu es allé observer l'extérieur, juché sur le même promontoire. Tu y as vu la même poignée d'arbres agités par le même vent, et surtout les mêmes étoiles. Exactement à la même place.

Je m'attendais à ce que tu campes devant mon bureau dès le soir venu, mais tu m'as surpris. Tu as gardé cette découverte pour toi. Les jours suivants, je t'ai plusieurs fois remarqué en train d'escalader la paroi et de vérifier visuellement que le paysage exprimait bien ce que l'horaire laissait supposer, plein soleil, crépuscule, brume matinale. As-tu remarqué que la météo suivait un cycle de sept jours, équivalant exactement à la durée d'une semaine terrienne? Soleil, brouillard, temps couvert, pluie, tout était programmé pour un réalisme maximal. Le système était plutôt poussé pour des fenêtres supposées inaccessibles. Mais pas suffisamment pour tromper ta volonté de compréhension.

Quelques jours plus tard, tu as déniché un escabeau, tu as brisé la fenêtre et tu es tombé nez à nez avec un projecteur holographique. Nullement paniqué par ta découverte, tu t'es assis par terre et tu as attendu sagement que des gardes apparaissent pour te conduire vers le cachot. Mais cette fois-ci, c'est toi qui as été surpris, car je suis arrivé avant eux. Nous sommes allés dans mon bureau, pendant que des agents remplaçaient le système et empêchaient d'autres enfants de passer dans ce couloir.

Tu n'as pas attendu que nous soyons à destination pour aboyer : Où sommes nous ? Sur terre ?

- Pas exactement, 52. Nous sommes sur la base de Terra 2.

Tu as réfléchi quelques instants. Tu savais que la classification Quista prenait comme référence le système planétaire et non la planète. Dans ce cas précis, Terra ne désignait donc pas la terre, mais le système solaire. Tu t'es exclamé :

- Nous sommes sur une planète voisine. Mars ?

J'ai ouvert la porte de mon bureau et je t'ai laissé entrer. Tu as été surpris de ma politesse.

- Nous occupons une base de Mars qui a été construite par le gouvernement central au tout début de l'ère d'expansion. Elle a longtemps servi de centre de coordination des opérations militaires du gouvernement. Depuis l'Egide, il dépend de l'Oculus.

- L'Egide ?

Je me suis assis et je t'ai fait signe de m'imiter. Tu étais autant surpris par mon attitude que par mes révélations.

- Nous nommons Egide le coup d'état qui a mis fin au règne gouvernemental, remplacé par l'Oculus, il y a quatre ans. C'est l'Egide qui a fini de disperser l'humanité sur les colonies extraterrestres. C'est l'Egide qui a vidé la Terre de ses habitants. C'est l'Egide qui a inventé la faute impardonnable qui a contraint tes parents à émigrer sur Sandar.

Tu as ouvert de grands yeux incrédules. Je te livrais la vérité sur l'exode de tes parents sans que tu n'aies rien fait pour l'obtenir. Pire, tu avais fait ta plus grosse bêtise depuis ton admission sur la base. Tu t'apprêtais à me demander pourquoi cet exode avait eu lieu, ou peut-être pourquoi je te racontais tout ça, puis tu as compris que cette vérité était une plus grande sanction que le cachot. Savoir de quelle manière tes parents, ces restaurateurs de talent de la tribune présidentielle, avaient été manipulés pour quitter la terre et s'installer sur une des planètes les moins clémentes du Réseau était un supplice. Ne pas pouvoir communiquer avec eux pour le leur apprendre en était un autre.

Tu as serré tes poings et tes sourcils se sont encore plus rapprochés. J'ai souri. Je voulais savoir quelle attitude tu allais choisir devant cette situation de crise : la violence ou la résignation. La violence n'engendre que la violence et tu me jugeais maître en la matière. La résignation est un acte d'une difficulté inhumaine, pourtant nécessaire en de nombreuses circonstances. Avaler sa salive, courber l'échine, faire quelques révérences bien placées pouvait contribuer à sauver sa vie.

Il n'était pas question de survie ce soir-là, et tu t'es contenté de fuir de la pièce en courant, les yeux pleins de larmes. Une heure plus tard, des hommes sont venus te chercher en plein cours de biologie extraterrestre pour te conduire au cachot. Tu t'es débattu et tu as crié. Crié que nous n'avions pas le droit, que tes parents n'avaient pas mérité ça, que tu allais tous nous tuer. Tu as passé plus de 30 heures au trou – une première – sans lumière ni nourriture, avant que ton état ne se soit stabilisé. Tu es sorti en rampant, écrasé par la lumière aveuglante, l'estomac replié sur lui-même.

Lorsqu'on est chef instructeur d'un groupe de surdoués, on ne peut pas se permettre de se croire plus intelligent qu'eux. La seule arme dont on dispose est l'intimidation et la sanction, armes que je maîtrise parfaitement. Une technique que j'affectionne également et celle de la caresse et du bâton. C'est celle que j'ai utilisée avec toi cette fois-ci. L'utilisation de la violence pure n'est pas aussi efficace qu'on pourrait le croire, même à mon niveau. Certains cas réfractaires incitent à une montée en *crescendo* et il est facile de dépasser le point de non-retour. En revanche, une brève période de douceur, de repos répressif, permet de doter la sanction suivante d'un pouvoir accru. C'est pour cela que cette révélation t'a marqué bien plus qu'elle n'aurait dû le faire. Pas uniquement parce qu'elle était particulièrement terrible, mais parce qu'elle faisait suite à ce que tu croyais être une rémission de ma violence.

Durant les jours qui ont suivi cet événement, tu as essayé de révéler à tes camarades la trahison que leur famille avait subi lorsqu'elle avait été chassée de la terre – pour ceux qui étaient dans ton cas. Mais tu avais dorénavant perdu à leurs yeux toute crédibilité, toute consistance, toute existence. Tu n'étais qu'un déchet, une tumeur dans l'organisme de la station, doublé d'un imbécile incapable de respecter les règles établies. Non que ces petits génies aient réussi à former une entité solidaire, à réaliser la communion sociale qui puisse les aider à endurer leurs épreuves, mais ils étaient mus par la même volonté de réussir le cursus qui leur était imposé. Le succès prenait pour eux des proportions énormes, il signifiait considération, triomphe social, survie même. Et cette réussite passait, pour eux, par l'acceptation des règles et l'obéissance aux ordres. En plus, en voyant sur ton corps et ton visage ce que la rébellion pouvait leur faire endurer, ils optaient définitivement pour une droiture exemplaire. Tu étais tout seul.

C'est alors que tu as commencé à changer. C'est arrivé tout doucement, sans que personne n'en prenne la mesure. Mis à part moi, personne ne faisait réellement attention à toi, ne prenait le soin de décrypter les signaux que tu envoyais. Tu étais devenu l'élément négligeable de la base, une denrée avariée en voie de pourrissement, un détail insignifiant.

J'avais dû quitter mon poste pour une affaire annexe. Dans ces circonstances, je laisse la base tourner suivant l'inertie que lui ai insufflée. Je ne nomme aucun suppléant, je n'ai confiance en personne. J'étais donc le seul à savoir le potentiel que tu représentais.

A mon retour, tu n'étais plus le même. Tu étais en marge de tout : tu ne suivais plus les cours, ne mangeais plus, ne communiquais plus. J'ai d'abord cru que c'était mon absence qui avait causé ton apathie, que tu avais contracté un trouble bien connu d'attachement à son tortionnaire. Il est vrai que j'étais devenu ton unique interlocuteur et le seul qui te considérait comme un individu intelligent.

Mais j'avais tort. Ma présence ne provoquait plus chez toi aucune réaction. J'ai débarqué dans le dortoir où tu vivais reclus et tu m'as toisé d'un regard vide, sans volonté, sans même la lueur de haine que je t'inspirais auparavant.

J'ai ensuite pensé à une habile manœuvre de retournement de situation. Tu voulais me faire culpabiliser au même titre que je t'avais blessé. Mais, au fil des jours, j'ai eu la certitude que ta torpeur n'était pas feinte. Ton attitude était bien trop régulière et cohérente pour être le fruit d'un calcul. Si tu avais attendu quelque chose de moi, tu me l'aurais déjà demandé.

Non, tu cherchais juste à te laisser mourir.

Dans ce cas là, le protocole est clair. J'ai appelé, via mon E.S.S.E., la psychologue agréée. Elle t'as fait passer une série de tests qui ont fait la lumière sur ton état : Dépression au dernier degré. Elle a essayé de te parler, de comprendre d'où venait ton envie de déprimer. Moi, je n'avais pas besoin d'un entretien pour le deviner : tu préférerais mourir que devenir un monstre. Mon comportement avait tué les faibles espoirs qui te restaient, le peu de soleil qui perçait encore à travers les nuages de ton horizon. Tu ne voyais plus rien de positif dans ta vie. Tu ne lui as pas décroché un mot, tu n'as même pas réagi face à ses attaques verbales. Tu es resté prostré sur ta chaise, glissant parfois sur le sol – elle devait à chaque fois te relever, ce qui faisait naître en moi une irrésistible hilarité – les yeux ouverts sur le néant de ta conscience abruti. Ensuite, on t'a alité, et tu as refusé tous les médicaments qu'elle te prescrivait. Tu ne faisais même pas semblant de les prendre, tu recrachais les comprimés, tu débranchais les perfusions, tu arrachais les patches, quand aux suppositoires... Finalement, elle a jeté l'éponge et m'a donné trois jours avant que ton organisme ne soit irrémédiablement affecté par le manque de nourriture.

La répression avait montré ses limites. Elle avait fini par ériger autour de toi une chape de noirceur que tu ne croyais plus pouvoir briser. Cette chape t'entraînait désormais dans un gouffre sans fin, te noyait dans les eaux saumâtres de la déprime. Pour te repêcher, il fallait que je brise la chape, que j'impose à tes yeux quelque chose de positif.

Plusieurs options se présentaient à moi, toutes moins acceptables les unes que les autres. Demander à un de tes professeurs de se rapprocher de toi n'aurait servi à rien. Leur statut t'était parfaitement connu et ne pouvait pas être modifié du jour au lendemain. De même pour l'un de tes camarades. Les seuls qui te témoignaient un peu de sympathie avaient déjà été évincés. Faire venir tes parents était une entorse au règlement que j'avais fixé pour la base. Ma présence ne provoquait plus aucune réaction de ta part, je ne pouvais donc pas m'utiliser pour te tirer hors de l'eau. Les médicaments avaient montré leur limite : tu les refusais obstinément. Il restait la possibilité de faire venir un animal domestique, ou une personne étrangère à la base. Mais comment opérer ce tour de force sans te stigmatiser encore davantage ?

J'avais toutes ces possibilités en tête lorsque j'ai réintégré mes quartiers et me suis attelé à mon E.S.S.E. Mon interface est toujours encombrée de demandes diverses émanant du centre de recrutement de l'Oculus. Je prête habituellement à ces messages un intérêt quasi nul et ils finissent au rebut. Par un hasard que je pourrais qualifier de providentiel, mes yeux sont tombés à ce moment-là sur une demande d'incorporation d'un élément nouveau en limite d'âge. Les recruteurs me font souvent parvenir de telles demandes, que je refuse systématiquement.

J'ai survolé son dossier. L'enfant en question avait douze ans et demi et serait trop âgé pour la session de recrutement suivante. Certains éléments du dossier me plaisaient : franchise, besoin d'indépendance et empathie. Empathie... J'ai eu besoin de réfléchir.

J'ai enfilé une combinaison étanche et j'ai demandé à sortir de la base. Engoncé dans ma combinaison, j'ai pénétré dans le sas et une porte s'est vivement ouverte sur l'extérieur. Le décor martien s'est imposé à moi dans toute sa splendeur, dans toute sa puissance. Un sable ocre et gris s'étalait orgueilleusement jusqu'aux limites de ma perception. A l'horizon, un relief annonçait la proximité du mont Olympus, la montagne la plus haute du système solaire.

Comme à chaque fois que je voulais prendre une décision importante, j'ai commencé à marcher vigoureusement en direction de la chaîne de montagnes. J'ai rapidement perçu la baisse de gravité et mes pas se sont transformés en petits bonds, puis en gigantesques sauts. Mon esprit ne travaillait plus pour la base, il était désormais uniquement tourné vers l'assimilation de données sensorielles inédites et incroyables, vers l'acceptation d'un état de grâce que peu d'humains auraient un jour la chance de goûter.

Je me suis retourné. La base – ce mastodonte de métal et de matériaux composites – ne représentait plus qu'un minuscule point sombre au milieu d'une étendue mordorée de jaune et de rose. La lumière du soleil n'était pas filtrée comme sur les planètes à atmosphère et elle me parvenait de plein fouet, frappante, vibrante, nette. C'est une sensation qui est difficile à concevoir pour quelqu'un qui n'a jamais observé le soleil directement. Heureusement que mon casque polarisé absorbait toutes les émissions nocives.

Au bout d'un moment, ivre de sensations surréalistes, je me suis étendu sur le dos et j'ai plongé ma conscience vers le ciel qui m'offrait son insondable obscurité. En un regard, je pouvais appréhender la somme des étoiles qui scintillaient mollement et contempler la voie lactée, cette immense traînée de soleils accrochés à cette voûte de jais.

Cette noirceur permanente me renvoyait à ma propre noirceur. Ces points lumineux me rappelaient à vos jeunes consciences. C'est parce que l'espace est sombre que ces astres peuvent luire, c'est par mon attitude sévère et castratrice que vos âmes de jeunes génies peuvent se construire.

Après m'être suffisamment imbibé de ce spectacle – et parce que la réserve d'oxygène s'amenuisait – j'ai mis le cap vers la base. Sur le retour, je savais que j'avais en face de moi la terre, point invisible au milieu de la voûte étoilée. Vue d'ici, un œil humain ne pouvait saisir la différence de luminosité et de taille qui la distinguait des autres – moi, j'y parvenais. A l'instar de cette planète perdue dans la foule des soleils, je me suis souvenu que mon travail consistait aussi à faire émerger les caractères exceptionnels du flot des personnalités banales qui les entouraient.

Parvenu à la porte du sas, j'ai pianoté le code de retour et la paroi a coulissé. J'ai retrouvé avec regrets la gravité artificielle de la base, identique à celle de la terre. Un agent m'a ouvert la seconde porte et m'a aidé à retirer mon équipement. Je l'ai gratifié d'un sourire ambigu et d'un merci équivoque et j'ai tourné les talons. Une rumeur colporte le fait que je rencontre parfois des entités extraterrestres ou que je rends visite à une seconde base, dissimulée sous le sol de la planète. Ces ragots m'avantagent, ajoutent du mystère à mon personnage. Il ne faut pas que l'on sache que le dirigeant de la base de Terra 2 est un rêveur.

J'ai traversé la base en trombe et je me suis installé dans le baquet de mon E.S.S.E. J'ai placé dans ma bouche le vocodeur miniature et j'ai plongé mes doigts dans le magma bleu pour établir la connexion. J'ai immédiatement demandé une communication privée

avec le centre des recrutements et j'ai demandé à ce que la recrue n° 54755F soit admise sur Terra 2. Arrivé sur la base, son matricule changerait irrémédiablement : il deviendrait M00460. J'ai accompagné ma requête d'un code rouge : urgence impérieuse. La recrue devait être dans la base avant deux jours, à compter de la demande.

460 a mis trois jours à arriver. Un jour de retard : un employé de recrutements muté sans préavis. J'y ai veillé personnellement. C'est moi qui ai accueilli la recrue dans le grand hall. Je me suis efforcé de paraître aussi neutre que possible, de cacher l'importance de sa venue à ce petit morceau de surdoué. Durant les trois jours, ton état avait empiré. Les médecins de la base s'étaient décidé à te forcer à tenir le lit en te sanglant une bonne partie du temps. Parfois tu te débattais mollement, comme un poisson à l'article de l'asphyxie sur une plage ; le reste du temps tu dormais, ou tu faisais semblant.

J'ai prétexté une visite des installations pour faire faire rapidement le tour de la base à 460, en terminant par le bloc médical. Nous t'avons découvert attaché sur ton lit, sous perfusion, pâle comme un lige, visiblement endormi. Durant ton sommeil, les médecins respiraient parce qu'ils savaient que tu n'allais pas arracher ta perfusion. Mais parfois, tu te réveillais en sursaut, tu te débattais jusqu'à ce qu'une sangle cède et tu envoyais la tuyauterie voler à travers la pièce d'un geste rageur. A notre approche, tu as ouvert les yeux et tu as frénétiquement entrepris de débrancher le tuyau qui courait sur ton bras. Las, tu as abandonné au bout de quelques secondes d'une lutte pathétique. Quel triste spectacle... Je n'étais pas favorable à ce qu'on te prive de tes mouvements. J'aurais préféré que tu puisses exercer ton pouvoir de rébellion jusqu'au bout, même si ta santé en pâtissait.

460 s'est approché et t'a demandé si tu avais besoin de quelque chose. Le dossier ne se trompait pas : très grande empathie. Tu as froncé les sourcils sans un mot. Vous vous êtes toisés et tu as finalement répondu que non, en tournant tête. 460 s'est vexé et nous sommes sortis de la pièce. Ma jeune aide providentielle avait été très choquée. Moi, je souriais intérieurement parce que je savais qu'il y avait eu un changement. Tu avais parlé.

Suite à cet incident, ton état s'est amélioré avec une rapidité qui a déconcerté les spécialistes. Tu étais sur pied en quelques jours, prêt à reprendre les cours. J'avais réussi mon pari, je t'avais offert un nouvel espoir en l'humanité.

De son côté, 460 ne s'est pas intégré, comme je l'avais espéré. A ton arrivée, tu t'étais retrouvé stigmatisé par ton comportement, 460 l'a été par son statut de nouveau. Il avait du retard scolaire, n'avait pas vécu les rituels des autres et, comble de tout, avait eu droit à mes égards. En plus, il était le plus âgé, très intelligent, et présentait un physique troublant, un peu androgyne. Ses instructeurs avaient la consigne de ne pas l'aider particulièrement et de le traiter avec froideur, rigueur et distance. En fin de compte, lorsque tu a été de nouveau en pleine possession de tes moyens, 460 était à la fois méprisé de ses pairs et délaissé par ses professeurs. Il n'a pas fallu longtemps pour que vous fassiez connaissance et que vous deveniez amis.

Ton premier et seul ami sur la base.

Je vous ai laissé quelques temps batifoler en paix, dans l'illusion d'un bonheur enfin atteint pour toi, inespéré pour lui. Vous aviez beaucoup de points communs, outre votre caractère tranché. Vous détestiez cordialement vos camarades et vos instructeurs, vous étiez curieux, inventifs, indépendants et perdus en territoire hostile. Mais je ne pouvais vous laisser continuer de la sorte : votre petite bulle d'amitié t'aurait ramolli, aurait endormi ton esprit de rébellion. Le contraire de ce que j'attendais de toi.

J'ai agi dès que vous eûtes tous deux rattrapé votre retard scolaire. Un matin, j'ai fait passer à tabac 460 par un élève qui était à ma botte. Deux fractures et des contusions, 453 avait bien travaillé. Tu vois, j'entretiens des liens particuliers avec d'autres enfants que toi... Le soir même, tu es venu à mon bureau me demander ce qui s'était passé. J'ai nié toute implication dans l'incident, tout en me satisfaisant de ta réaction si rapide. Tu es parti l'œil noir, la mine torturée par la vision d'un bonheur qui s'envole. Tu venais de comprendre que les semaines de tranquillité étaient derrière toi. Tu ne devinais pas encore quelles étaient mes intentions mais tu ressentais que je voulais te faire souffrir, par l'intermédiaire de 460.

Par la suite, les événements de ce type se sont multipliés, discrets et efficaces, dans le style de l'Oculus. 460 n'était plus la cible privilégiée de ces attaques invisibles, tu étais également visé. Tous les habitants de la base m'obéissaient au doigt et à l'œil et agissaient de concert pour te rendre la vie impossible. Des fautes t'étaient imputées à tort, tes instructeurs te négligeaient, des agresseurs invisibles vous tombaient dessus dans les lieux les plus retirés de la base. Forcément, vous étiez automatiquement désignés coupables de ces dérangements et vous goûtiez souvent à l'humidité étriquée du cachot, chacun le vôtre.

Cela avait pour conséquence de souder davantage votre alliance. Votre statut de victime vous serrait les coudes, vous liguaient contre le reste de la base. Mais vos attitudes divergeaient : tu avais revêtu le manteau de la rudesse et de la suspicion. Tes regards étaient hostiles et semblaient me demander quel plaisir je prenais à te faire souffrir de la sorte. Tu ne réalisais pas que j'entretenais ton caractère comme on taille un diamant. Chaque coup porté te rendait plus fort, plus maître de toi, plus apte à l'Ambassade. 460, en revanche, gardait un esprit optimiste et refusait ta thèse du complot. Malgré son âge, il était beaucoup plus crédule que toi, plus optimiste.

Petit à petit, les événements se sont organisés en une sorte de routine – état que je déteste, et néanmoins inévitable. Tout comme les autres pensionnaires, vous suiviez vos cours de manière assidue. Tout contact entre vous deux et les autres était banni et vous évoluiez en circuit fermé, en cours, à la cantine, au dortoir, aux sanitaires. Vous commenciez à former une entité plus importante que la somme de vos deux personnes, une sorte de symbiose rassemblant le yin et le yang, la force et la sensibilité, la froideur et la compassion. Vous vous nourrissiez chacun de l'influence de l'autre sans pour autant perdre de votre personnalité, vous vous souteniez mutuellement comme un édifice particulièrement bien construit, sans pour autant vous éroder. J'ai pris beaucoup de plaisir à observer la naissance de cette cohésion humaine, de ce petit manège tournant sans peine, à la fois replié vers l'intérieur, cherchant un bonheur quotidien, et à l'affût des agressions extérieures. J'ai également pris un plaisir malin à régulièrement casser cette béatitude par mes actions que je voulais imprévisibles, dures et variées.

C'est alors que j'ai compris. Alors que la répétition des événements finissait manifestement par amenuiser mes propres facultés d'analyse, j'ai remarqué que vous vous retrouviez souvent au cachot au même moment. Cela n'avait rien de choquant en soi, vous faisiez tout ensemble. C'était pourtant illogique puisque que vos tortionnaires respectifs formaient deux groupes distincts. J'ai ensuite réalisé que vos cellules se jouxtaient : vous vous arrangiez pour que vos punitions soient concomitantes, de manière à être enfermés en même temps. Vous n'attendiez pas d'être sanctionnés, vous provoquiez la faute, avec subtilité et coordination. Vous deviez donc avoir mis au point un code pour communiquer d'une cellule à l'autre.

Cette petite énigme m'a occupé un bon bout de temps. Mes yeux sont dispersés dans toute la base et je les utilise à longueur de

temps, mais j'ai aussi des oreilles dissimulées dans des endroits stratégiques. J'ai ainsi rapidement compris que vous utilisiez un code sonore, composé de frottements, grattements et petits coups contre votre mur commun. La nature du code m'est resté longtemps inconnue. Il ne s'agissait pas d'un code binaire intermittent, comme le morse, ni même d'une tentative de codifier et de reproduire notre alphabet. C'était un code alternatif et sémantique, ressemblant un peu à l'alphabet cunéiforme. Un bruit correspondait à une idée et les mots se composaient de trois ou quatre idées. Par exemple, un certain grattement signifiait maison, un autre petit et un troisième peur, l'association des trois désignait le cachot. J'ai eu du mal à comprendre comment vous aviez codé la base. C'était *maison + enfant + perdre*. La *maison des enfants perdus*. Ma codification était : *chef + peur*, tout simplement. Je suis assez content de cette définition. Chaque instructeur avait un code particulier, en fonction d'un détail anatomique, comme *chef + gros ou chef + chauve*.

Vos discussions visaient principalement à extérioriser vos impressions sur le fonctionnement de la base, la personnalité de ses habitants, les cours. Votre communication souterraine vous servait à comprendre votre environnement, à le simplifier, à vous l'approprier. En somme, vous aviez des conversations de votre âge : vous disiez du mal de tout le monde et vous imaginiez un monde meilleur. Vous riez souvent, l'oreille collée contre la paroi moisie, le cou douloureux, les ongles écorchés contre la pierre, les pupilles dilatées et l'estomac criant famine. Ces conditions étaient terribles mais je suis certain qu'aujourd'hui, ces heures de détention figurent parmi les meilleurs souvenirs de votre vie. Parce que vous vous sentiez libres.

De temps en temps surgissaient des questions plus ardues, que vous tentiez de résoudre à deux. Cela prenait du temps, mais vous l'aviez. Vous vous êtes demandé quel était l'intérêt de tous les cours auxquels vous assistiez. Pourquoi en effet reproduire ici le schéma des écoles d'antan, avec cours, leçons à apprendre, exercices et autres devoirs ? D'ailleurs, quelle était la finalité de cette école de Mars ? Personne n'employait jamais le terme d'*Ambassadeur*, qui était pourtant l'objectif visé par tous les élèves. Il fallait bien qu'il y ait un piège, puisque tout le monde se taisait sur la suite des événements. Vous ne saviez même pas combien d'élèves allaient être recrutés. Tous, 5, 2, un seul ? Ce pourrait-il qu'il n'y ait rien après cette année de formation, rien du tout ? Pouvait-on être Ambassadeur à 12 ans ? Dans le cas contraire, pourquoi recruter des enfants aussi jeunes ?

Avant d'arriver, tu avais réussi à glaner sur le Réseau que les Ambassadeurs étaient bio-modifiés, ainsi que l'existence de la puce symbiotique. Mais, malgré toutes tes facultés, tu ne saisissais pas véritablement le fin mot de cette histoire. Ta nature pessimiste te soufflait d'envisager le pire : un seul enfant était sélectionné, les cours que vous aviez reçus ne vous servaient à rien et le traitement que vous deviez subir était forcément horrible. Voilà ce que tu tentais de faire comprendre à 460 – avec force grattements, frottements et tapotements. 460 persistait dans son optimisme forcené, sa conviction intime que tout allait bien se terminer.

Vous vous demandiez aussi pourquoi la base était sur Mars. Qu'était devenue la Terre depuis ce coup d'état qui en avait chassé tous les résidents – l'Egide ? Était-il possible que le quartier général de l'Oculus occupe une planète entière !! Lorsque tu regardais parfois à travers les fenêtres factices de la base, tu te concentrais et tentais d'imaginer le réel spectacle qui se jouait au dehors, le scintillement des étoiles posées sur la toile d'encre qui formait l'univers.

Comme je l'ai dit, j'ai mis longtemps avant de comprendre votre manège. Il m'a fallu le soutien de toute une batterie de machines statistiques, livrées à mon bureau pour l'occasion. Je ne regrette pas mon investissement, tant mes découvertes ont été fructueuses. Vous échafaudiez tout un tas de plans. La pression crée l'émulation et vous étiez bien plus inventifs dans vos geôles que les autres, malgré leurs activités scolaires soutenues. Vous cherchiez comment sortir d'ici, quels étaient les lieux de livraison de matériel, comment prendre un livreur en otage, comment se repérer dans les cartes de navigation spatiales... Vous riez énormément en élaborant vos plans d'évasion. Comme...des enfants.

J'aurais pu mettre fin à ces agissements, très discrètement, en vous changeant de cellules. Cela aurait rebouché votre soupape de sécurité, vous aurait peut-être remis sur le droit chemin. Mais je me suis dit que vous aviez droit à un moment à vous, une bulle dans laquelle votre étincelle pouvait briller dans le noir. Dans ce cachot, vous aviez réussi à tisser un lien très fort, au delà des sens. Une amitié tellement puissante qu'elle transcendait la notion d'amitié. C'est un peu grâce à moi que cela a été possible ; c'est la pression extérieure qui a permis à vos deux ego de se souder. Une sorte de métamorphisme émotionnel.

Comme tu ne le sais pas, je suis un grand rêveur. C'est sans doute parce que je ne peux pas dormir que je me mets souvent en transe et que je rêve les yeux ouverts. Parfois je sonde l'avenir, les possibilités qui s'offrent à moi, les alternatives qui s'imposent. C'est important pour prendre des décisions. Parfois je ressasse le passé, je le visionne comme un film en accéléré, m'attardant sur les moments clefs. C'est important pour savoir si les bonnes décisions ont été prises. Lorsque je suis dans cet état, je ressemble à votre combinaison symbiotique, je suis en même temps replié sur ma réflexion interne et sensible à mon environnement direct.

C'est ainsi que je vous ai sentis arriver tout à l'heure. Je vous ai vus longer le couloir principal. Vos mains s'effleuraient, vos regards se cherchaient, vos perceptions s'aiguisaient mutuellement, comme deux couteaux que l'on frotte l'un contre l'autre. Vous ressentiez que la situation était anormale. La fin de l'année approchait, les cours étaient terminés et une tension électrisait la base et tous les enfants perdus. Mais le plus étonnant n'était pas là : vous étiez, pour la première fois, convoqués dans mon bureau. Vous vous êtes postés devant ma porte, adossés au mur, aux aguets. Il n'y avait aucun œilleton sur ma porte mais tu savais que je pouvais vous voir.

Je m'extirpe de mon E.S.S.E. avec souplesse. Lorsque, parfois je dis que je possède des yeux dans la base, mon interlocuteur ne se doute pas à quel point c'est vrai. L'Ecran Sensitif Sans Effet me permet de me connecter à toute la machinerie qui est disséminée entre ces murs et de ressentir tout ce que les capteurs ressentent. Je les intègre à mon système nerveux comme si la base était une extension de mon corps.

Cela fait assez longtemps que vous attendez, je décide de vous faire entrer. Je pose ma main contre un carré sombre et la paroi se dérobe. Je quitte mon bureau personnel pour pénétrer dans mon bureau officiel, un endroit assez laid composé d'un meuble et de plusieurs fauteuils anatomiques, d'armoires pleines d'archives factices et d'une fausse fenêtre. En définitive, tout ce qui est vrai dans cette pièce, ce sont les personnes qui s'y tiennent et les paroles qui s'y échangent.

Je suis assis dans mon fauteuil lorsque vous entrez d'un pas hésitant dans la pièce. Je vous invite à vous asseoir. 460 ne se fait pas prier. Toi, tu hésites davantage. Tu te souviens de ta désillusion la dernière fois que j'ai affiché une telle hospitalité. Finalement tu t'installes, à regrets. Je mets mes coudes sur le bureau, mes mains sous mon menton et je vous regarde attentivement, l'un après l'autre. Tu as les sourcils froncés, les muscles tendus et l'air de celui qui attend un coup. 460 n'est pas moins inquiet et te lance des coups d'œil

répétés qui semblent signifier « Est-ce que tu sais ce qui se passe ? ». Finalement, je me lance de la manière la plus provocante que je puisse imaginer en ce moment :

- L'année est finie. Un seul de vous deux va être Ambassadeur.

Tes mains se crispent sur les accoudoirs. 460 est éberlué.

- Et les autres ? lâches-tu après un temps.

Je souris.

- En ce moment, les autres sont isolés dans une pièce qui a la particularité de posséder une ouverture sur l'extérieur. Des hommes attendent mon ordre pour ouvrir la porte qui donne sur le vide.

Tu visses ton regard dans le mien, les lèvres frémissantes, la mâchoire contractée. Tu voudrais savoir si je mens, si ce n'est pas une épreuve de plus. 460 se met à trembloter, se lève et se rue sur la porte. Tu grognes :

- Pourquoi ?

- La sélection n'a pas été évidente, mais je vous ai finalement retenus tous les deux. Les autres ne sont plus utiles à l'Oculus.

Je souris toujours. J'adore ce genre de situation. 460 s'acharne sur la poignée et réalise la vacuité de son geste. Il porte ses mains à sa tête et pousse un cri hystérique. Je te regarde et je dis « Calme-le ». Tu te lève et tu le prends dans tes bras. Tu le berces doucement et le cri s'estompe comme une sirène qu'on éteint. Je reprends :

- Tu l'as sans doute compris, toute cette parodie d'année scolaire n'a servi qu'à vous tester et à décider lequel d'entre vous pourrait être le prochain Ambassadeur. Les seuls qui ont fait preuve de suffisamment de sensibilité, d'inventivité, de résistance et de cran, c'est vous. Mais je me retrouve devant un dilemme : je dois choisir l'un de vous deux. Aidez-moi.

460 te jette un regard qui ferait pleurer n'importe qui. Tu restes de marbre, très concentré. 460 se tourne vers moi et demande entre deux sanglots :

- Il ne peut pas y en avoir deux ? Exceptionnellement ?

Je secoue la tête d'un air vaguement navré. C'est à ce moment que tu commences à comprendre que je me fiche de vous. Ton visage s'éclaircit.

- C'est ça ! C'est votre dernière torture. Vous voulez nous diviser, et vous croyez que c'est de nous-mêmes que ça va venir. Vous vous trompez ! Nous resterons ensemble jusqu'à la mort, s'il le faut.

J'applaudis.

- Que c'est beau, mais que c'est beau l'amour. Qui aurait cru ça du petit Gort Atiam, fils unique, élevé sur Sandar sans contact, sans ami, un petit rat de bibliothèque vendu au plus offrant par ses parents.

- Vous n'avez pas le droit ! hurles-tu. Mes parents ne savaient pas.

- Qui aurait cru ça, continuai-je sur le même ton admiratif, que Gort tomberait amoureux de la première fille qu'il rencontrerait.

Tu te figes. Tel une statue de cire, tu fixes le vide, hébété. Tout d'un coup, tu te tournes vers 460, vers Alexia. Tu détailles ses cheveux en bataille, ses yeux en amandes, sa bouche toujours un peu boudeuse, ici tremblotante et implorante, sa peau mate, sa stature frêle, son air faussement gauche. Tu te dis que oui, qu'Alex pourrait être une fille. Tout compte fait. Alors tu me regardes, tu la regardes, tu me regardes. Tu es perdu entre deux attitudes, deux émotions. Tu ne m'en veux pas, à moi – après tout, ce n'était pas à moi de te l'avouer – tu lui en veux à elle. Mais en même temps, tu as du mal à réprimer cette chaleur qui commence à t'envahir. Tu restes sur Alexia et tu demandes d'une voix faible :

- Pourquoi ?

- Ça n'aurait rien changé, Gort (Je savais déjà que vous connaissiez vos prénoms respectifs). Ici, nous n'aurions pas pu vivre cet... cet...

- Amour ?

Elle baisse les yeux.

- Oui.

Un ange passe et vous vous jetez dans les bras l'un de l'autre. Je vous laisse vous serrer mutuellement et je me lève. Je tape du poing sur le meuble.

- La récréation a assez duré, les enfants. Lequel de vous deux veut céder sa place à l'autre ?

Je bois du petit lait. Vous voir, tous les deux, hésiter quand à la position à adopter me remplit d'une allégresse rare. Subitement, tu clames :

- Prenez-la, elle.

- Non, crie-t-elle.

D'un geste brusque, tu la pousses vers moi. Elle perd l'équilibre, j'ai le réflexe de la rattraper, mauvais réflexe humain. En même temps, tu te jettes sur moi et tu tentes de m'asséner un coup à la gorge, du plat de la main. Tu es un excellent combattant, Gort, mais je suis plus rapide que tu ne le penses. Plus rapide que tout ce qui vit sur cette base. J'évite ton coup par une rotation du torse et je saisis ton poignet, que je casse. Je te ramène contre moi et je t'étrangle, juste pour te faire perdre connaissance. Alexia est au sol, les yeux en feu. Elle s'apprête à me sauter dessus puis, en te voyant glisser à terre, inconscient, se ravise. Elle est intelligente, Alexia, elle sait reconnaître un ennemi supérieur. Et elle a l'intelligence du cœur. Dommage qu'elle ne puisse pas rester en vie. Elle se lève et murmure :

- C'est fini, n'est-ce pas ?

Elle époussette son uniforme gris d'un geste mécanique et me lance un regard résigné. Je ne réponds rien. Je te traîne vers le milieu de la pièce en te tirant par les jambes. En constatant la minutie de mes gestes, elle reprend :

- Les dés étaient pipés. C'était lui depuis le début.

- Dommage que tu lui aies caché ton sexe, rétorqué-je sans lever la tête. J'aurais préféré qu'il sache que tu étais une fille, il aurait souffert encore plus.

Mais si je te l'avais dit, tu ne m'aurais pas cru.

Après cette tirade, je me dis qu'elle va se mettre à pleurer ou à s'effondrer, mais non. Elle reste stoïque, droite, ferme. C'est comme

si, en perdant connaissance, tu lui avais transmis ton courage. Elle lève le front et me lance :

- Pourquoi cette mise en scène ?

Je te couche sur le côté, une jambe repliée, la tête calée sous ta main. Je continue de te regarder tout en parlant.

- Dans quelques temps, Gort va se faire greffer un implant céphalique, une sorte de puce très élaborée qui va interagir avec son cerveau. Lors des premières greffes, nous avons eu de nombreux cas de domination mentale de la part de la puce. Le sujet se faisait littéralement absorber par son hôte électronique. Nous ne voulons pas cela. Un robot humain ne sert à rien, c'est la symbiose qui crée l'efficacité légendaire de l'Ambassadeur. Le premier chez qui la greffe a été durable vouait une haine farouche à son instructeur. C'est cette haine qui lui a permis de tenir face aux assauts de la puce. (Je fais face à Alexia). Le seul moyen que nous ayons trouvé pour que l'Ambassadeur ne soit pas totalement anéanti par la puce est de développer sa haine au maximum.

- Pour vous faire haïr, vous excellez.

- Je prends ça comme un compliment. En outre, seules les personnalités les plus affirmées peuvent tenir le coup assez longtemps. C'est pour ça que Gort m'est immédiatement apparu comme le candidat idéal.

- Tous les Ambassadeurs sont d'anciens rebelles ?

- Presque. En tout cas le sujet ne doit pas être consentant. Sinon il risque de se laisser totalement submerger par la conscience artificielle et de perdre son libre arbitre. Il doit y avoir conflit, bataille, affrontement. Et pour qu'il y ait affrontement, il faut qu'il y ait haine.

- Je vois. Tous les autres enfants vont mourir ?

- Ils sont sûrement déjà morts.

- Et si vous répondez à mes questions, c'est que je vais mourir aussi.

Je réfléchis. L'idée de la garder en vie me plairait bien. Mais ce n'est pas si simple.

- Je te laisse une dernière question.

Elle avale sa salive. Ses doigts se tortillent autour des plis de son uniforme. Des spasmes agitent sa bouche. Les humains ont souvent les mêmes réactions lorsqu'ils savent qu'ils vont mourir. Cependant, sa question me surprend :

- Qui êtes-vous ?

J'hésite, personne ne sait qui je suis, où plutôt ce que je suis. J'ai érigé cette règle en dogme. Et puis quelle importance...

- Tu le sais sûrement, les Ambassadeurs sont chimiquement traités pour vivre plus de 200 ans. C'est une question de rentabilité. Ce traitement complexe permet aussi d'accroître ses performances physiques. Un Ambassadeur ne dort pas, ne connaît ni la fatigue, ni la peur ni la pitié. Ses sens sont décuplés, sa force et son agilité aussi.

Je m'assois derrière mon bureau, mon regard vissé dans le regard farouche d'Alexia.

- Il y a une centaine d'années, un prétendant qui avait passé tous les tests de sélection et subi avec succès le traitement chimique, s'est avéré biologiquement incapable de supporter la greffe. Cet enfant avait pourtant toutes les capacités requises pour accéder à l'Ambassade, si ce n'est une particularité génétique rarissime. Éliminer cet enfant aurait été possible mais l'Oculus a préféré opter pour une solution moins définitive, au vu de l'investissement qu'il représentait. Il a donc été placé comme assistant d'Ambassadeur durant plusieurs années, puis comme formateur sur la base de Terra 2, avant de devenir responsable de cette base.

- Mais alors vous...vous...

- Je suis à moitié Ambassadeur.

Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag : « Le Cycle de l'Egide (1er épisode : Oculus » in n°3.

CHRISTIAN PERRROT

Fantasy

Peuple des sables



Né en août 1968 à Marseille (13), il a suivi un cursus scolaire résolument tourné vers la technique (BEP, Bac F10 et BTS de Microtechniques). Pourtant, ses deux passions ont toujours été l'informatique et la lecture, dont il affectionne tout particulièrement les romans de Science-Fiction, de Fantasy et de Fantastique.

Sa rencontre avec les Jeux de Simulation (plus connus sous l'appellation Jeux de Rôles) durant ses années étudiantes a marqué un tournant dans sa vie. Non seulement il lui était possible de vivre des aventures dans ces mondes littéraires qu'il aimait tant, mais, en plus, il réalisait qu'il lui était aisé d'en inventer lui-même. Durant une dizaine d'années, il s'est découvert un don de conteur d'histoires et de créateur d'univers. Tout naturellement, il est passé de l'écriture de scénarios, à l'écriture de nouvelles, puis de romans. D'abord dans la Fantasy, en exploitant le monde sorti de son imagination pour les besoins des Jeux de Rôles, puis dans la Science-Fiction en développant autour d'un personnage picaresque.

Les hasards de la vie et de son premier emploi lui ont fait passer par l'Alsace où il a rencontré sa femme, et où il s'est installé avec elle en 1994 dans les environs de Colmar (68).

Une discussion de famille lui ayant fait découvrir être le cousin germain du célèbre Jimmy Guieu – dont il avait dévoré les romans tout au long de sa vie – parut tomber à point nommé puisque il achevait la rédaction du premier tome d'une longue saga de Fantasy. Prenant contact avec Jimmy Guieu, il a pu le rencontrer lors de l'une de ses conférences dans la région. Profitant de l'occasion, il lui demanda son avis sur son roman et sur la publication en général. Il quittait son cousin à la fois enchanté de leur rencontre et pitoyable, car il lui avait ouvert les yeux sur ses nombreuses erreurs de style et sur les difficultés du milieu littéraire professionnel.

Loin de désespérer, il s'est mis à l'écriture de nouvelles afin d'améliorer son style. Une rencontre fortuite avec le rédacteur d'un Fanzine de Besançon (25) lui a donné l'occasion de faire lire ses textes à leur comité de lecture. Les critiques de ce dernier lui permirent d'améliorer son écriture jusqu'à voir trois de ses nouvelles publiées dans ce magazine de fans. Un concours de circonstances lui fit ensuite reprendre un projet délaissé par un ami en créant son propre Fanzine destiné à promouvoir de jeunes auteurs amateurs recherchant le contact avec les lecteurs pour s'améliorer. Cette aventure dura trois ans (et six numéros) durant lesquels il a pu participer à plusieurs salons du livre et autres manifestations littéraires régionales. De nombreuses rencontres avec des professionnels de l'écriture et, surtout, avec les lecteurs lui apportèrent énormément. Finalement, il acheva cette période de sa vie en publiant, en auto-édition, un recueil regroupant ses trente meilleures nouvelles.

Entre-temps, sa famille s'était agrandie de trois enfants, un garçon et deux filles, respectivement nés en 1995, 1998 et 2001.

Fort de son expérience et des avis positifs de nombreux lecteurs, il se replongeait dans l'écriture de romans, en ayant soin de demander régulièrement l'avis d'amis de confiance. Sans cesser de travailler sur sa saga de Fantasy, il rédigea d'abord un roman de Science-Fiction, terminé fin 2004. Hélas sans succès, il a soumis ce texte à une vingtaine d'éditeurs. Connaissant pertinemment les difficultés pour se voir publier professionnellement, il ne s'est pas avoué vaincu en achevant, fin 2005, un autre roman dans un style différent : le Fantastique (malheureusement non encore accepté par un éditeur). En août 2006, il a finalement terminé sa saga de Fantasy (1 860 000 signes) et, actuellement, il travaille sur deux romans faisant suite à son roman de Science-Fiction.

Publications sur le Net : <http://dilaurus.club.fr/jestallit/nouvelles34.htm#pointdevue> et <http://dilaurus.club.fr/jestallit/nouvelles34.htm#liledesfemmes>

Ygaor Trank observait l'image holographique flottant au-dessus de son bureau. L'apparition translucide adoptait les traits d'une jeune femme d'une trentaine d'années. Ses longs cheveux roux encadraient un visage fin, constellé de tâches de rousseur. D'un bleu aussi profond qu'un océan, les yeux paraissaient fixer l'homme penché en avant.

Ygaor contemplait l'ectoplasme technologique avec un regard triste, désespéré. Des larmes coulaient lentement sur ses joues à la peau tannée par de nombreux soleils. Une sonnerie retentit, brisant la rêverie de l'homme et un voyant orange clignota sur la surface lisse du bureau.

– Oui ? murmura Ygaor en séchant ses yeux d'un revers de manche.

– Kogard est là, Monsieur ! Dois-je le faire entrer ?

– Faites donc ! répondit-il en éteignant l'image holographique.

La porte s'ouvrit dans un chuintement feutré, dévoilant une silhouette masculine. Le nouveau venu portait un justaucorps sombre se mariant à la perfection avec ses cheveux et ses pupilles de même couleur. Un holster ornait son mollet gauche.

– Entrez, Kogard ! annonça Ygaor d'une voix qui se voulait ferme. Asseyez-vous !

La main droite de Trank effleura un coin de son imposant bureau. Aussitôt, un siège anatomique jaillit du sol. Dès le fauteuil stabilisé, Kogard prit place en fermant les yeux.

– Vous avez encore passé une sacrée nuit, n'est-ce pas ? persifla Ygaor.

– Il faut bien se distraire entre deux missions. Mais, venons-en donc au fait ! J'irai me reposer après.

– Connaissez-vous le service T.A.E.I. ?

– Les *Télépathes Affectés aux Etudes des Indigènes*, chargés d'infiltrer les peuples nouvellement découverts pour apprendre leurs coutumes et leur enseigner les nôtres. Leurs missions sont très longues car ils doivent partager la vie des êtres étudiés. Un job difficile ! Seuls les meilleurs y survivent.

– Vos connaissances sont exactes ! Je me demande parfois comment vous parvenez à mémoriser tout cela avec votre faible nombre d'heures de sommeil.

– Ne suis-je pas votre meilleur élément ? répliqua Kogard. Qu'y a-t-il avec le T.A.E.I. ?

– Leur plus éminent élément a disparu. Il s'est posé sur la planète Ablosa du système binaire Alshain. Son dernier rapport indiquait qu'il allait se mêler aux autochtones. Cela remonte à dix jours sidéraux déjà, et depuis, plus rien ! Pourtant, il devait effectuer un rapport vocal toutes les deux journées standards.

– Le T.A.E.I. ne s'en occupe pas ?

– Pas encore. Le délai avant l'envoi d'un groupe de recherche est de trente jours !

– Alors, pourquoi s'en préoccuper ?

– Je ne peux attendre plus longtemps sans nouvelle !

– Un ami à vous ?

– Plus que cela !

Kogard ouvrit les yeux, il avait senti une détresse tangible dans la voix d'Ygaor.

– C'est-à-dire ?

– Cet agent n'est pas un homme, mais une femme.

– Votre compagne de relations intimes ?

– Ma... *filles*, murmura Trank après une hésitation.

– Je comprends à présent. J'ignorais que vous en aviez une.

– Je ne peux pas raconter ma vie à tous mes agents !

– Bien sûr. En ce cas, j'accepte cette mission !

– Merci, mais il ne s'agit pas d'un simple travail. C'est... disons... un voyage non officiel. Je ne pourrai donc pas vous affecter un coéquipier.

– J'avais bien compris. De toute façon, je n'ai foi qu'en mon arme et en ses projectiles explosifs. Quand dois-je partir ?

– Immédiatement !

Toujours laconique, Kogard se leva et se dirigea à grandes enjambées vers la porte.

– Kogard ? l'arrêta la voix d'Ygaor sur le seuil du bureau.

– Oui ! répondit l'agent sans se retourner.

– Merci pour votre aide !

Kogard quitta la pièce sans ajouter un mot, laissant son patron à ses sombres pensées.

Une poignée de jours plus tard, un petit vaisseau surgissait de l'hypermespace dans l'immensité spatiale piquetée d'étoiles. Marqué du sceau de la *Confédération Galactique*, le navire cinglait vers sa destination : la planète Ablosa. A son bord, Kogard manœuvrait les commandes avec dextérité.

Il avait profité du voyage pour étudier le dossier du globe et celui de la fille de son chef. La planète en question était tellurique, possédant une atmosphère respirable et une pesanteur acceptable pour l'être humain. Cela la classait dans les mondes colonisables par la *Confédération*. Hélas, cette planète se trouvait dans un système binaire composé de deux étoiles. Les aléas de la gravitation faisaient qu'elle présentait toujours la même face à chaque soleil. L'astre le moins lumineux ne voyait qu'un hémisphère glacé et inculte plongé dans un éternel crépuscule, alors que l'autre calcinait une face désertique. C'est sur cet hémisphère que l'on avait découvert une vie intelligente. Un peuple de créatures ressemblant à des insectes géants y vivait en clans. Ces créatures horribles en apparence semblaient assez primitives. Pourtant, elles avaient manifesté un intense désir d'apprendre : d'où l'envoi d'un télépathe.

La fille d'Ygaor Trank se nommait Aurayane : une belle rousse aux yeux bleus. Télépathe de renom, elle possédait un diplôme d'art martial de Gorm II, ainsi que de nombreux diplômes de psychologie, d'études des sociétés primitives et d'autres sciences encore plus complexes. D'après son dossier, elle était le meilleur élément des T.A.E.I.. Ce qui lui accordait le *privilège* des missions difficiles.

Le vaisseau de Kogard pénétra dans l'atmosphère de la planète. Rapidement, les senseurs de bord repèrent le signal du véhicule spatial d'Aurayane. D'après les radars, il était posé en plein désert, tout près d'une étendue montagneuse. Tout en négociant sa descente, Kogard se demanda pourquoi la jeune femme n'avait pas laissé sa navette sur une surface plus solide que le sable.



Le sol était couvert d'une immensité sableuse. De nombreuses dunes pulvérulentes se déplaçaient lentement sous les vents violents soufflant à intervalles réguliers. Perdu dans cette nappe grisâtre, un petit vaisseau émergeait. Véhiculé par les tourbillons de l'air, le sable l'avait enterré en partie, ne laissant dépasser que ses moteurs et ses ailerons atmosphériques.

Un rugissement de réacteurs s'éleva au-dessus du véhicule abandonné. Rapidement, un point brillant apparut dans le ciel saturé d'air chaud. Le vaisseau de Kogard vint se poser à quelques mètres de celui d'Aurayane. Les patins d'atterrissage s'enfoncèrent profondément dans le sable. Les moteurs se coupèrent, bientôt suivi de l'ouverture du sas principal.

Kogard apparut sur le seuil. Il avait enfilé une combinaison de désert, réfrigérée et parsemée de poches d'eau. Après un rapide regard sur l'immensité inculte, il avança vers la navette enterrée. Cette dernière ne présentait pas de signe d'écrasement ou de combat, du moins sur sa partie visible. Kogard s'approcha du sas couvert de sable. D'un coup de *pelle sonique*, il le dégagede de sa gangue pulvérulente avant d'actionner l'ouverture. L'intérieur était sec et propre. Pas de signe de lutte ou de départ précipité. De nombreuses caisses de provisions intactes attestaient de l'absence de vie. Parvenu dans l'habitacle de pilotage, Kogard questionna l'ordinateur de bord. Hélas, le compte rendu digitalisé ne lui apporta aucun élément intéressant. Le vaisseau s'était posé normalement, la jeune femme avait lancé un message de routine, puis elle avait quitté le véhicule... pour ne plus jamais y revenir. Kogard était songeur. Les télépathes affectés à de telles missions n'étaient pas des novices. Ils étaient entraînés à faire face à toutes les situations. Le fait qu'Aurayane ne soit pas retournée dans la navette ne présageait rien de bon. Seule, en plein désert, depuis plus de quinze jours sidéraux, sans autre nourriture et eau que celles contenues dans sa combinaison... Kogard envisagea le pire.

C'est toujours en se questionnant intérieurement qu'il quitta le vaisseau... et se figea de surprise.

Devant le sas se tenaient quatre créatures à l'apparence peu engageante. Hautes de près de trois mètres, elles possédaient des corps de mantes religieuses démesurées, avec des pinces de crabe et des têtes garnies de mandibules. Leur absence de vêtement contrastait avec les longues lances à pointes barbelées qu'elles brandissaient entre leurs pinces chitineuses. Kogard déglutit laborieusement. Il se trouvait devant les Nj'sd : le peuple des sables natif d'Ablosa. L'absence d'organes visuels des nouveaux venus ne rassura pas l'Humain. Les autochtones étaient des êtres aveugles. Cependant, ils compensaient leur cécité raciale par de nombreux autres sens hyper-développés. Munis d'organes sensibles aux odeurs, aux bruits, à la température, et même à la pression de l'air ambiant, les Nj'sd n'avaient rien à envier à d'autres créatures voyantes.

Sans effectuer de geste brusque, Kogard dégagede un long boîtier de sa poche dorsale. L'allumant, il enclencha divers contacts. Ceci fait, il leva la main droite en signe universel de paix.

– Je souhaite le bonjour à mes frères Nj'sd ! commença-t-il en parlant lentement. Je suis ici en ami, envoyé par la *Confédération Galactique*.

De courts sifflements modulés jaillirent du boîtier. Programmé sur la langue des créatures, il traduisait immédiatement les paroles de l'Humain en sonorités compréhensibles par les indigènes. Ces derniers écoutèrent avec attention les sons discordants. Un court silence plus tard, l'un d'eux répondit :

– Les Nj'sd accueillent pacifiquement l'étranger, traduisit l'appareil.

– Je suis ici dans un but précis, reprit Kogard. Je recherche la femme venue avec ce véhicule spatial.

– *Femme ?* questionna la créature.

Kogard réalisa son erreur. Ce peuple d'insectes géants comportait uniquement des asexués, dirigés par une seule femelle : une reine pondreuse.

– Un être comme moi, ajouta Kogard. L'un de mes amis. L'avez-vous rencontrée ?

– *Elle* demeure avec nous à présent !

– Pouvez-vous me conduire à lui ?...

La voix de Kogard mourut sur ses lèvres. Le Nj'sd avait dit : *elle*. Plutôt étrange pour un peuple n'utilisant le féminin que pour l'unique reine. Erreur du traducteur ou autre chose ?

– Suivez-nous ! reprit l'être de sa voix sifflante.

L'homme emboîta le pas aux créatures. Ensemble, ils contournèrent les deux vaisseaux avant de se diriger vers les montagnes proches. Kogard embrassa du regard la chaîne escarpée... et *s'immobilisa derechef*. Ce qu'il avait pris pour de la pierre, n'en était pas. C'était du sable. Une gigantesque construction de sable élevée par les Nj'sd. Une forteresse à l'image de ce peuple étrange.

Décelant brusquement un autre détail, Kogard sentit son sang se figer dans ses veines. Le centre de l'édifice cyclopéen avait été sculpté en une forme bien précise : trop précise ! Un immense visage de sable ornait la plus haute pointe de la forteresse. Façonnés avec un sens artistique manifeste, les traits étaient bien assez nets pour être reconnaissables. Kogard avait sous les yeux un portrait géant d'Aurayane. Le Nj'sd de tête se tourna vers l'homme statufié de stupeur. Sa voix sifflante marqua au fer rouge l'esprit de Kogard tandis qu'un étrange pressentiment enserrait son cœur.

– *Elle* est des nôtres à présent ! *Elle* est devenue notre nouvelle reine. Venez !

Le corps couvert d'une sueur glacée malgré la chaleur, Kogard suivit ses guides. L'homme eut l'impression désagréable de pénétrer dans une gigantesque fourmilière. Ses cicérons le précédèrent dans un labyrinthe de galeries interminables. La faible luminescence des parois de sable rehaussait l'aspect irréel des lieux. Tout autour de Kogard, des myriades de créatures s'affairaient en d'obscures tâches inhumaines. L'homme suivait les quatre Nj'sd, la bouche sèche et les mains moites. A chaque instant, il craignait de sentir la cruelle morsure d'une lance dans son dos. Cependant, nul ne l'attaqua.

Enfin, le groupe déboucha dans une vaste salle ornée de dépouilles de créatures étranges. Kogard s'efforça de ne pas détailler les macabres trophées pourrissants décorant les murs, préférant fixer son regard sombre sur l'être siégeant au centre de la pièce immense. Un Nj'sd se tenait là, étalant toute sa longueur sur un tapis de lambeaux indéterminés. Plus grand que ses congénères, il arborait de longues ailes dorsales qui trahissaient son rang : un sexué reproducteur.

Là encore, l'Humain tiqua. D'après les données de la *Confédération*, les Nj'sd mâles vivaient dans l'ombre de leur reine, la nourrissant constamment. Un sexué ne recevait pas l'honneur de posséder une salle personnelle. Lorsque l'agent s'approcha, l'être siffla une série de sons stridents.

– Qui êtes-vous ? traduisit l'appareil.

– Mon nom est Kogard ! Je viens de très loin pour prendre des nouvelles d'une amie. Une Humaine comme moi venue sur votre monde il y a environ quinze jours.

– Qu'est-ce qu'un *jour* ? questionna le monstre.

- Cela n'existe pas sur votre terre, avoua l'homme.
- Alors, comment voulez-vous que je puisse vous aider ? railla la créature.
- Un seul être comme moi est venu ici. Il n'y a pas d'erreur possible. De plus, c'est son visage qui orne votre demeure.
- Ma *demeure* ?
- Ici, votre nid, votre antre, que sais-je ! s'emporta l'Humain.
- Ah ! *Elle* ! parut enfin comprendre l'être.
- Est-elle ici ?
- Oui, bien sûr ! Où voudriez-vous qu'*Elle* soit ?

Un étrange sifflement ponctua la réponse du monstre et le traducteur émit un son bref : mot inconnu.

- Je voudrais la *voir*, demanda Kogard.
- La *voir* ? s'étonna la créature.
- Oui, lui parler. *Elle* doit rejoindre son vaisseau pour prendre connaissance d'un message urgent.
- La *voir*, oui ! Cela est possible. La laisser sortir, beaucoup moins. *Elle* est des nôtres à présent. Elle est notre nouvelle reine.
- Qu'est-ce que cela signifie exactement ?
- *Signifie* ?
- Que voulez-vous dire ? s'énerva Kogard.
- Vous allez comprendre ! Conduisez-le !

Aussitôt, deux Nj'sd firent signe à Kogard de les suivre. Ce dernier obtempéra, de plus en plus anxieux. Les êtres le guidèrent dans une vaste caverne oblongue. La lumière y étant plus tamisée qu'ailleurs, Kogard dut forcer ses yeux à détailler la salle. La première chose qu'il discerna fut une profusion de couvains nouvellement éclos. Remontant son regard en arrière, il découvrit un long appendice opalescent à la peau déformée par des quantités d'œufs en gestation. Tournant la tête, il vit l'extrémité de la forme allongée. Un corps Humain terminait la monstruosité pondreuse : le buste dénudé d'une femme aux bras fixés à la paroi par des anneaux de sable durci. Quant au visage, bien qu'en partie recouvert d'une humeur verdâtre, il était bien trop familier à Kogard.

Un sifflement dans son dos fut traduit par l'appareil qu'il serrait toujours d'une main tremblante :

- *Elle* est devenue notre reine à présent !

Les nerfs de Kogard lâchèrent d'un seul coup et son arme sembla bondir dans sa paume ouverte. Il se retourna en tirant. Ses projectiles explosifs creusèrent des cavités fumantes dans les corps des créatures. Quatre détonations plus tard, les deux êtres gisaient sur le sol sablonneux : morts !

Sans réfléchir, Kogard bondit vers la partie humanoïde de la *reine*. De près, la mutation était encore plus horrible à voir. Quels que soient les traitements infligés par les Nj'sd à la jeune femme, rien d'Humain n'avait survécu. Penché au-dessus de la forme palpitante, Kogard déglutit avec peine en contemplant les multiples dégradations infligées au corps autrefois harmonieux. Soudain, les yeux d'Aurayane s'ouvrirent. Malgré le faible éclairage, Kogard constata qu'ils étaient laiteux.

- *Mou... rir* ! articulèrent les lèvres tuméfiées.

Pris de nausées, Kogard essaya de parler, en vain.

- *Mourir* ! hoqueta de nouveau la voix brisée.

Malgré lui, les yeux de Kogard s'attardèrent sur le corps de la femme. Ses jambes n'existaient plus. Elles n'avaient pas été recouvertes par l'appendice de ponte, mais bel et bien remplacées. D'effrayantes boursouflures déformaient l'abdomen, témoignant de l'horrible transformation des organes internes. Seules la poitrine et la tête paraissaient avoir échappé à la mutation avilissante. L'homme utilisa la crosse de son arme pour briser les entraves de sable, libérant les bras de la femme. Ils s'affaissèrent mollement avec un affreux crissement d'os. Même les membres avaient été fracturés.

Un son derrière lui le fit se retourner. Quatre Nj'sd se tenaient sur le seuil, soulevant leurs lances dans un geste menaçant. L'homme tira derechef. Ses projectiles arrachèrent la vie des créatures dans quatre explosions assourdissantes. Leurs cadavres désarticulés rejoignirent ceux de leurs infortunés prédécesseurs. Kogard sursauta : une main frôlait son bras droit. Le regard mort de la jeune femme se riva dans le sien. La main brisée glissa jusqu'à ses doigts pour toucher sa peau.

Alors, une vague mentale afflua dans l'esprit de Kogard. L'homme comprit immédiatement. La télépathe projetait toutes ses pensées en une seule onde inhibant tout autre raisonnement conscient. Comme en transe, Kogard se leva. Assurant son arme dans sa paume gauche, il fit feu sur le corps contre nature. Les projectiles déflagrants firent sauter la tête et éclater la poitrine féminine. Les plaies béantes n'avaient pas fini de fumer qu'il bondissait vers le couloir de sortie.

Le chemin de retour sembla un cauchemar à l'homme solitaire. Ses facultés combattives paraissaient exacerbées par un esprit supérieur au sien. Le début de sa course fut ponctué par les explosions meurtrières des micro-roquettes de son arme de prédilection. Dès que le chargeur fut vide, Kogard empoigna une lance barbelée et l'utilisa pour se frayer un passage vers l'extérieur. Lorsqu'il jaillit dans l'implacable lumière diurne, Kogard eut l'impression que deux tisons brûlaient ses yeux. Cependant, sans ralentir son allure, il courut vers sa navette, utilisant toute l'énergie disponible de son être. Son corps était maculé de sang verdâtre et sa combinaison n'était que lambeaux. Son propre fluide vital s'écoulait de nombreuses blessures le long de ses membres. Pourtant, il continuait à courir sans s'arrêter comme si tous les Démons des Enfers le poursuivaient. Et, c'est ce qui se passait ! Une meute de Nj'sd jaillissait de l'immense édifice de sable compacté. D'innombrables lances sifflaient autour de Kogard, se figeant profondément dans le sol sableux. Néanmoins, l'homme ne ralentissait pas. Comme si un feu liquide avait remplacé son sang, il courait droit devant lui. Lorsqu'il pénétra dans sa navette, des sagaies vinrent briser leurs lames barbelées sur la carlingue métallique. Un instant plus tard, le vaisseau spatial décollait dans un vrombissement de réacteurs. La vague de chaleur propulsée carbonisa un grand nombre de créatures. Les autres furent balayées par le nuage de sable brûlant qui suivit.

Toujours à moitié en transe, Kogard dirigea son véhicule vers l'édifice cyclopéen. Il effectua de nombreux passages à basse altitude. A chacun, il largua des missiles et des bombes à fusion qui pulvérisèrent les parois de sable. En peu de temps, l'antre des Nj'sd se transforma en un vaste cratère fumant parsemé de cadavres déchiquetés aux membres épars. Le vaisseau survola une dernière fois le charnier, éliminant à coup de laser les rares survivants de l'holocauste, avant de bondir dans l'espace.

Moins de dix jours après, Ygaor Trank attendaient anxieusement. Il avait reçu un message de Kogard lui annonçant son retour imminent. Hélas, l'agent n'avait donné aucun renseignement complémentaire. Craignant le pire, Ygaor tremblait pour sa fille. Il en était encore à se

tordre les doigts au-dessus de son bureau, lorsque sa secrétaire lui annonça l'arrivée de Kogard.

L'homme entra dans la pièce brillamment éclairée. Il portait une petite valise en plus de son sempiternel justaucorps et de son arme au mollet. Sur son visage impassible, aucune émotion ne transpirait. C'est avec calme qu'il s'assit en face d'Ygaor.

– Alors, qu'avez-vous à m'apprendre ? s'emporta ce dernier.

– De mauvaises nouvelles !

– Ma fille ?...

Le silence de Kogard se fit évocateur. Ygaor ravala sa peine. Ses maxillaires se contractèrent et ses poings se serrèrent, blanchissant ses phalanges. Pourtant, aucune larme ne franchit la barrière de ses yeux. Il se contenait. Il ne voulait pas craquer devant son employé, même s'il était son meilleur agent.

– Je ne vous ai pas tout dit ! reprit Kogard.

– Parlez en ce cas ! Inutile de me faire souffrir.

– Votre fille est morte, du moins, son corps n'est plus vivant. Je lui ai donné une sépulture de feu.

– Pourquoi... ne pas l'avoir...

– Ramenée ?... Il ne valait mieux pas. Ces êtres, les Nj'sd, ne font pas dans la dentelle. Leurs sens de l'esthétique et de la beauté corporelle ne correspondent pas à nos normes humaines. Croyez-moi, cela valait mieux ainsi.

Ygaor réprima un sanglot. Se levant brusquement, il tourna le dos à son hôte en feignant d'observer l'extérieur au travers de la vaste baie vitrée.

– Votre fille était digne de vous ! reprit Kogard. Sa force de caractère était immense. Malgré les tortures subies, elle a pu accomplir l'impossible... Elle a... comment dire... transféré une partie de son esprit dans mon crâne. Elle m'a ensuite permis de fuir cette planète et ses habitants inhumains. Elle a même fait beaucoup plus !

Ayant perçu un changement dans la voix de son agent, Ygaor fit volte-face, le regard brillant.

– Oui, continua Kogard, elle a accompli bien plus encore ! Elle m'a guidé jusqu'au système Gemo't. Sur la troisième planète, pour être plus précis. Vous savez certainement que ce globe particulier abrite un minerai encore plus singulier ! Une sorte de cristal capable de recevoir, puis d'emmagasiner, des pensées humaines. Votre fille a investi l'une de ces gemmes naturelles.

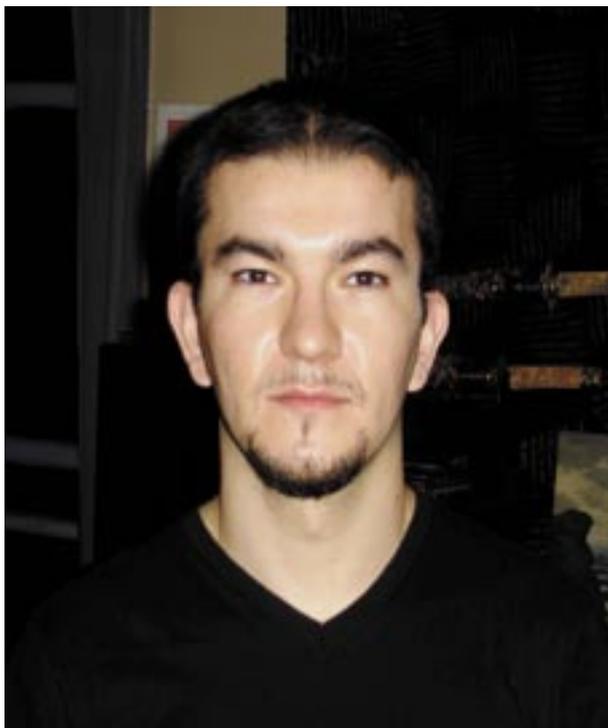
Kogard extirpa un bloc de cristal de sa valise. La pierre translucide s'irisait sous les lumières du bureau. En son sein, une silhouette semblait danser.

– Elle est là-dedans à présent ! murmura-t-il en tendant le minerai à Ygaor. Son esprit a survécu aux tortures et aux abominations infligées par ces insectes horribles. Si son corps est détruit, son essence a défié la mort pour parvenir entre vos mains.

Ygaor plongea ses yeux dans la pierre scintillante. La forme y bougeant se stabilisa. Ses traits se dessinèrent, s'affinèrent et se précisèrent. Le visage de sa fille apparut au sein de la gemme. Les lèvres sensuelles de la jeune femme ébauchèrent un sourire affectueux.

Kogard quitta la salle en silence, laissant son patron libérer sa peine sous la forme de lourds sanglots incontrôlables...

Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag : « Cimetière interdit » in n°4.



L'illustrateur : FABIEN FERNANDEZ

Fabien Fernandez est né en 1976 juste après une longue canicule. Il s'est mis assez tôt à la réalisation d'images et d'illustrations en général. Afin de ne pas laisser refroidir un éventuel talent, il se lança dans des études artistiques. Il a continué à oeuvrer dans la communication visuelle via un diplôme pour pouvoir rester un peu dans ce monde réel (financièrement). Mais c'est vers l'Imaginaire qu'il se tourne pour illustrer et il a trouvé quelques petites portes pour être publié chez des éditeurs comme FFG ou autres grands noms du milieu du jeu. Aujourd'hui, il est en attente de publications un peu plus littéraires chez ACTUSF (couverture de l'anthologie « Fuite en ogre mineur ») et deux illustrations pour l'anthologie sur le thème des loups aux éditions Cheminement (à paraître début 2007).

PHILIPPE DENIEL

Fantastique

Le Corrupteur



Philippe Deniel travaille comme ingénieur dans l'informatique. Il adore ce travail qui mêle des aspects très théoriques de recherche et d'autres très concrets (puisque il faut au final produire un truc qui fonctionne). A part l'écriture, ses loisirs sont principalement occupés par ses guitares (une classique et une acoustique). Pour la petite histoire, il a aussi un banjitar (banjo à 6 cordes qui se joue comme une guitare) et un ukulélé (d'ailleurs il encourage tous les guitaristes à tâter de ce petit instrument vraiment très rigolo).

En 2002, il a «osé» proposer un texte au concours du site ActuSF.com (qui s'appelait encore «la 85ème dimension» à l'époque), dans la catégorie fantasy. Son texte, «Réparations», qui relevait plus de la fantasy urbaine a reçu un prix spécial du jury. En plus d'une belle pile de bouquins à lire, ce prix l'a un peu incité à continuer à soumettre des textes.

L'anthologie qui devait sortir avec les textes gagnants du concours n'a jamais vu le jour (l'association «Trompadère» qui gérait la chose a du fermer pour raisons financières). Il a retravaillé son texte, l'a soumis à Parchemins & Traverses qui l'a pris pour son numéro 1. La liste de ses textes publiés (dont celui-ci) est la suivante:

- «Confession», dans le webzine *simmurad.com* en mars 2003
- «Réparations», dans «Parchemins & Traverses» n°1
- «Le Prisonnier», dans l'anthologie «Au travers du labyrinthe» du site ActuSF
- «La mémoire du guerrier», dans «Oulifan n°8, le vaisseau des destinés»
- «Le Maître des Souffrances», dans l'anthologie «Les Bourreaux» de Parchemins & Traverses
- «Comme un aquarium», dans «Notes de Merveilles n°3, Ode au métro»
- «Notre Dame des Cauchemars» (à paraître dans l'anthologie n°2 du Club Présence d'Esprit)
- «Sous-Traitance», dans «AOC n°4»
- «Le dernier de l'année» dans «Notes de Merveilles n°7»

La publication de «Le Corrupteur» est donc sa 10ème publication.

- Personne ne sait où est la responsable de toute cette pagaille, j'ai nommé ma très chère assistante, Jézie !! hurla Vassanégo. Personne ne s'hasarda à répondre.
- Vous allez me dire que vous ignorez tous où se trouve Miss Championne du Monde du retard à son travail ? Tous les employés piquèrent du nez sur leurs dossiers et leurs ordinateurs, soudain captivés au plus haut point par des tâches qui les rebutaient cinq minutes plus tôt.
- Ce n'est pas possible ! Elle devait superviser les entrées pour toute la durée de la matinée ! On ne peut vraiment pas lui faire confiance !!! vociféra-t-il de plus belle.
- Cela durait depuis une bonne dizaine de minutes, et personne dans le bureau n'osait ouvrir la bouche de peur de se voir devenir la cible de la colère du petit homme rouquin qui trépignait au milieu de la pièce. Avec ses cheveux et sa barbichette en bataille, son costume de haute couture anthracite qui ressemblait à un chiffon sur lui, Vassanégo avait quelque chose de comique. Cependant, c'était aussi quelqu'un de méchant, injuste et profondément colérique. C'est pourquoi la totalité des employés préférait adopter un profil bas, indispensable à leur survie dans des situations comme celle-là. Cela n'aurait pas été la première fois qu'il châtiât un bouc émissaire trop prompt à attirer l'attention, faute de pouvoir se défouler sur le vrai coupable. Pour le moment, il fulminait, une phase qui indiquait toujours l'imminence d'une seconde crise de hurlements, plus terrible que la précédente. En tout cas, cela ne présageait rien de bon.
- La voix de madame Desmones, une vieille harpie qui avait une réelle expérience du terrain et de son chef de service brisa le silence.
- Monsieur Vassanégo ! Téléphone pour vous... c'est urgent !
- Urgent ! Vous avez une communication urgente pour moi ! Mais est-ce que quelqu'un ici, à part moi, a la moindre idée de ce que c'est qu'un truc urgent !
- C'est-à-dire.... C'est mademoiselle Jézabel, et ...
- Elle ne manque pas de toupet, celle-là ! Elle va voir ce qu'elle va voir !
- Je la transfère sur votre ligne, conclut madame Desdémone avec professionnalisme.
- Vassanégo quitta la pièce, et tous poussèrent un discret soupir de soulagement. Le petit homme roux rentra en trombe dans son bureau à l'entree duquel une plaque rutilante proclamait " Chef du Service Accueil, Répartition et Aiguillage ". Il claqua la porte derrière lui. Celle-ci résista ; elle avait été conçue pour cela, la durée de vie accumulée des trois précédentes n'ayant pas dépassé deux mois.
- Jézie, cette fois-ci c'en est trop ! Où te trouves-tu ! Je ne peux pas faire le boulot tout seul, tu es mon assistante et tu es supposée m'assister ! C'est pourtant simple !
- Pour commencer, Vassa, tu vas arrêter de hurler ! Nous avons un gros problème sur les bras.
- C'est toi mon unique gros problème, pour le moment.
- Celui-là est bien pire, crois-moi.
- Tout colérique et injuste qu'il était, Vassanégo possédait aussi une grande rigueur professionnelle, tout comme son adjointe. Si Jézie estimait que la situation était sérieuse, c'est qu'elle l'était. Il reprit son souffle pour se calmer et poursuivit :
- Dis-moi de quoi il en retourne.
- Pas très simple par téléphone, rejoins-moi plutôt à la Porte Est. J'y suis déjà.
- OK, j'arrive.

Vassanégo prit son chapeau sur la patère et sa canne. Il ne boitait pas, et son couvre-chef ne lui était d'aucune utilité, mais il pensait que ces deux ustensiles lui donnaient une classe formidable. Il avait tort, mais personne parmi ses subalternes, exception faite de Jézabel, n'osait le lui faire remarquer. Il sortit en trombe de son bureau et emprunta les tortueux couloirs le conduisant à la salle de contrôle. Le chemin était long et compliqué et nombreux seraient ceux qui se perdraient dans un tel labyrinthe. Mais Vassanégo était né ici, et dans un sens, il faisait partie de cet endroit. S'y repérer était une sorte de seconde nature, et il arriva quelques minutes plus tard. Jézie s'y trouvait déjà... Elle était assise devant plusieurs écrans de surveillance et manipulait une batterie impressionnante de magnétoscopes et de bandes vidéo. Elle était brune et très belle, mais affichait une allure qui aurait fait passer la plus dévergondée des catins de Sodome et Gomorrhe pour un ange de vertu. Elle était très fière de faire son petit effet et renforçait cela en portant des tenues de cuir dignes des plus inavouables productions du cinéma pornographique. Son supérieur était toutefois l'une des rares personnes à sembler insensible à ses appâts, aussi, ne lui fit-elle pas son inévitable numéro de séduction, et se contenta de l'inviter à prendre place.

- Regarde un peu cela, lui dit-elle simplement.
- Elle saisit l'une des cassettes et l'injecta dans un magnétoscope. L'image qui défilait sur l'écran était habituelle, du moins au début. On voyait la Grande Salle, et toute l'activité qui y régnait. On a raconté bien des choses sur ce lieu, et le nombre de légendes chez Ceux d'En-Haut défie l'imagination. En vérité, c'est un endroit où les damnés sont pris en charge par des préposés formés à cela, bien qu'ils trouvent leur travail un peu routinier. Le film montrait la cohorte des nouveaux arrivants, tout près de la Grande Porte frappée de la célèbre devise " Vous qui entrez ici, abandonnez tout espoir ". Ces derniers étaient généralement morts de peur. Un premier aiguillage était fait et on les orientait vers différentes files d'attente. On leur faisait remplir des questionnaires pour connaître les raisons de leur présence ici, ainsi que leur profil psychologique (la prise en compte de cet aspect dans les tâches d'accueil avait valu à Vassanégo les félicitations personnelles du Big Boss).
- En temps normal, on aurait dû voir uniquement des groupes de gens attendant plus ou moins patiemment et des employés pour s'en occuper. Mais c'est là que le problème évoqué par Jézie faisait son apparition.

- Pince-moi, je crois que je suis en train de rêver... dit Vassanégo, l'air hébété.
- À ton service ! dit Jézabel en le pinçant jusqu'au sang.
- Aïe ! Mais tu m'as fait mal !
- Fais attention à ton vocabulaire. Je n'ai jamais su dire non à quelqu'un qui me demande de lui faire mal. C'est une sorte de déformation professionnelle acquise dans ma précédente affectation. Au fait, tu n'es pas en train de rêver.
- OK. Message reçu. En attendant, présente-moi les images à nouveau, il va falloir que je descende faire un rapport détaillé au Grand Patron.
- Elle rembobina la bande jusqu'au point que voulait voir son supérieur hiérarchique. Il y avait un vieil homme chauve, de type asiatique, portant une tige jaune safran qui arrivait par la Porte Est. Il passa devant le premier poste d'aiguillage, comme si les gardes et les employés du triage ne l'avaient pas remarqué. Les cerbères furent plus efficaces. Leur rôle consistait normalement à dissuader les clients de trop s'énerver (au besoin, ils montraient les crocs, et parfois allaient même un petit peu plus loin). Si leurs yeux ne semblèrent pas voir le vieil Asiatique, leur flair fut plus précis, et ils commencèrent à aboyer. Les gardes aperçurent alors l'intrus et se dirigèrent vers lui, sabres et haches à la main, bien décidés

à régler définitivement le problème. À un mètre du personnage, ils s'arrêtèrent net, et au lieu de continuer à avancer, ils se mirent à pleurer à chaudes larmes, comme des enfants. Tandis qu'ils sanglotaient, l'étrange vieillard se tourna vers les molosses et leur gratta le crâne, juste derrière les oreilles. Ces derniers, plutôt que de le dévorer tout cru, jappèrent comme de jeunes chiots. À la fin de la bande, ils étaient en train de faire le beau en brassant l'air de leurs queues.

- J'en ai vu suffisamment, conclut Vassaného, déclenche l'alerte dans tous les Cercles. Priorité maximale. Nous devons impérativement isoler cet intrus.

Jézie hocha de la tête sans ajouter un commentaire. Elle n'était peut-être pas très ponctuelle, mais elle savait être efficace quand la situation l'exigeait. Vassaného quitta la pièce. Aller rendre visite à son plus haut responsable hiérarchique n'était pas un exercice qui l'enchantait particulièrement, mais il n'avait pas le choix dans le cas présent. Il prit une copie de la cassette et s'engagea dans le dédale de couloirs sans la moindre hésitation.

Son chemin ne fut pas bien long, ni très difficile. Un proverbe terrestre dit que la voie de la facilité finit toujours par mener au Big Boss : il faut croire qu'il contient une part de vérité. Arrivé à quelques mètres de la porte de l'Ultime Sanctuaire, Vassaného fit face à un obstacle, ou plutôt, à trois obstacles.

Il était de notoriété publique que le Patron avait des lubies. Dernièrement, il était intervenu personnellement durant un sommet sur la Paix dans le monde d'En-Haut (en tant que chef d'entreprise efficace et responsable, il avait à cœur de museler la concurrence dans toutes ses initiatives). Déclencher quelques incidents diplomatiques lui avait été facile et il avait eu beaucoup de temps libre qu'il avait utilisé pour assister à la rétrospective " Les films de Scorsese sur la Mafia " qui passait dans un cinéma voisin. À son retour, il avait fait convoquer Caponne et tous les truands américains de cette période, à titre de consultants. Ces derniers ne subirent plus leurs châtimements pendant quelques semaines en échange de quelques conseils techniques sur la décoration des endroits, les vêtements de l'époque ainsi que la façon de parler. Vassaného ne fut donc pas surpris, dans un couloir qui semblait sorti tout droit d'un épisode des " Incorruptibles " de se retrouver nez à nez avec Tony la Vrille et ses deux frères. Le fameux trio Scarpianini dont les meurtres sadiques avaient fait les beaux jours de la presse du Chicago des années trente.

- Laissez-moi passer. Je dois voir le Patron, dit simplement Vassaného.

- Tu dois voir le Boss ! Rien que cela ! Et bien, moi, je n'ai pas envie de te laisser passer, fit Tony qui était de loin le plus violent du trio (et accessoirement le moins avisé).

- Personne ne me parle sur ce ton ! Toi et tes frères, vous allez vous écarter sinon...

- Sinon quoi ? Dites les frangins, ça vous dirait de vous amuser avec ce petit rouquin ?

Emilio et Francky, les deux frères de Tony s'esclaffèrent bruyamment.

- Sinon, tu vas faire quoi, espèce de Face de Naze ?

- QU'EST CE QUE VOUS AVEZ DIT ? gronda Vassaného, rouge de colère.

- Je t'ai demandé ce que tu allais faire avec ta gueule d'employé du mois, espèce de Face de Naze !

Un cri inhumain surgit de la gorge de Vassaného. On aurait dit qu'une centaine de craies crissaient en même temps sur un vieux tableau noir. Tony et ses frères eurent un geste de recul. Ils furent trop effrayés par ce qu'ils virent ensuite pour penser à utiliser les mitrailleuses Thomson qu'ils portaient. Le corps de Vassaného se déforma et se mit à gonfler, à la façon du Docteur David Banner se transformant en l'Incroyable Hulk. Son coûteux costume fut déchiré en lambeaux par sa musculature de colosse en train de se former. Sa peau prit une teinte rouge cramoisi tandis que son front s'ornait d'une redoutable paire de cornes et que ses mains devenaient longues et griffues. Vassaného, avec une rapidité stupéfiante, se jeta sur Tony et l'éviscéra proprement avec ses seules serres. Témoins hébétés de cet épouvantable massacre, Francky et Emilio ne songèrent même pas à fuir ou à tirer. L'apparition cauchemardesque agrippa Francky par une épaule. En quelques gestes, elle lui avait arraché les deux bras et les deux jambes. Puis il poussa un grondement rauque face à un Emilio tout tremblant de peur et qui n'avait pas réussi à contrôler ses sphincters. Il se saisit de lui par le collet et le souleva pour le porter à la hauteur de ses yeux.

- Tu vas m'écouter attentivement, d'accord ?

- Je ... Oui ... Maître !

- Amène tes deux crétins de frères à l'infirmerie, qu'on regarde si on peut les rafistoler...

- Entendu... Maître.

- Et ne vous avisez plus de me manquer de respect, c'est compris.

- Oui... Bien sûr... Je suis désolé, dit Emilio en sanglotant comme un enfant.

Vassaného le reposa au sol. Puis son corps de démon sembla s'affaïsser sur lui même et se ratatiner. Quelques secondes plus tard, il était redevenu un petit homme rouquin avec une barbichette, et son costume était aussi neuf qu'au premier jour. Il prit la précaution toutefois de sortir un peigne pour remettre un peu d'ordre dans ses cheveux. Il laissa là Emilio qui ramassait les restes épars de sa fratrie, puis frappa à la grande porte massive devant lui.

- Vous pouvez entrer, Vassaného, dit une voix douce à l'intérieur.

Le bureau de Lucifer, tout obnubilé qu'il fût encore par les films sur la Mafia, était la réplique exacte de celui d'Al Caponne (ce dernier avait confirmé chaque détail), exception faite des tabourets qui remplaçaient les chaises. Vassaného se serait bien abstenu d'en faire la remarque, ou même de désigner ces pièces de mobilier sous le nom de " tabourets ". Lucifer avait gardé de nombreux traits physiques de sa condition d'ange, dont une majestueuse paire d'ailes désespérément inutile dans un univers souterrain constitué uniquement de couloirs. Il les détestait, car elles lui remémoraient sans cesse sa chute et ses plumes, autrefois d'une blancheur immaculée, étaient devenues d'un noir de jais. Comme douée d'une conscience autonome, ses anciens attributs angéliques se rappelaient à son bon souvenir à chaque fois qu'il s'asseyait dans un fauteuil, lui imposant une posture très inconfortable. Ainsi avait-il décrété que désormais toutes les chaises de son bureau devaient être remplacées par des tabourets. On avait ri sous cape (même ici, en Enfer, les subalternes aiment beaucoup tourner leurs supérieurs hiérarchiques en dérision), mais cela n'avait pas duré longtemps. Lucifer avait puni très cruellement les moqueurs et annoncé que les tabourets étaient en fait des " chaises sans dossier ". On avait obéi et la vie reprit son cours normal, ou du moins redevint aussi normal qu'elle pouvait l'être dans un univers rempli de criminels et de bourreaux psychopathes.

Lucifer leva les yeux vers Vassaného au moment où celui-ci entra. Il était réellement très beau. Sa nature angélique lui donnait un visage agréablement symétrique et une élégance digne d'une statue grecque. Une chose était toutefois très dérangeante chez lui : son regard. On y lisait clairement que la folie et la cruauté la plus noire habitaient son propriétaire.

- Vassaného ! Quelle bonne surprise, comment le Service " Accueil, Répartition et Aiguillage " se porte-t-il ? Et comment va votre charmante assistante, Mlle Jézabel ?

- Le SARA va très bien, et Jézie aussi. Il y a malgré tout un petit problème sur lequel je voudrais avoir votre avis.
- Mon avis ! Mais avec plaisir ! dit le Maître des Enfers en souriant. Mais je suis un peu surpris que Tony et ses frères vous aient laissé passer. J'avais dit que je ne voulais pas être dérangé. On ne peut guère se fier à ces Siciliens...
- Pour être franc, je leur ai un peu forcé la main...
- Forcer la main ?
- Il faut dire qu'il m'avait traité de "face de naze", je ne pouvais laisser de vulgaires mortels manquer de respect à un démon majeur tel que moi, n'est ce pas ?
- Oubliez cela et asseyez-vous, je vous en prie, dit Lucifer en désignant une chaise sans dossier.
- Celle-ci ? Demanda Vassaného un peu inquiet par la sollicitude de son interlocuteur.
- C'est que... je veux dire... C'est une chaise normale ? demanda Vassaného.
- Sa question était justifiée, Lucifer aimait maquiller des instruments de torture en objets de la vie courante, puis les tester ensuite sur le premier venu. Une preuve évidente qu'on peut être le maître des puissances infernales et garder un esprit taquin. Lucifer prit un air moins charmeur devant les atermoiements de son vis-à-vis.
- Je vous demande de vous asseoir, reprit-il avec insistance.
- Vassaného obéit. Une violente décharge électrique le foudroya tandis qu'une multitude de pointes lui piquaient le postérieur alors qu'il s'asseyait.
- Planche de Fakir électrique, maquillée en chaise sans dossier. Astucieux, vous ne trouvez pas ? dit Lucifer avec une note de fierté dans sa voix.
- Très ingénieux, en effet. Comment faites-vous pour dissimuler l'alimentation électrique ? J'ai pourtant vérifié si le siège était alimenté par un câble électrique...
- Oh ça... C'est ce dont je suis le plus fier. Il y a une petite pile atomique dissimulée dans les pieds de la chaise. Ma petite invention peut fonctionner plus de 3000 ans sans être rechargée.
- Impressionnant, c'est vrai, dit Vassaného avec toute l'hypocrisie dont il était capable, mais je ne suis pas venu pour cela, vous l'imaginez bien. Nous avons un gros problème.
- Vassaného sortit la cassette que son assistante lui avait montrée Jézabel. Lucifer l'injecta dans un combo TV/magnétoscope dissimulé dans un meuble. Il regarda la scène enregistrée avec attention. Puis, l'air grave, il reprit avec colère :
- Ça recommence !
- Quoi donc ?
- Les intrusions, cela recommence. Ce gars-là, avec sa robe safran et son crâne rasé, sait parfaitement qu'il ne remplit pas les critères requis pour faire un séjour ici. Mais la curiosité est plus forte et il vient quand même, pour voir comment c'est. Ce genre de touristes inconscients n'imagine pas le mal qu'ils peuvent faire. Cela c'est déjà produit, un Grec, un certain Ulysse, et aussi un Toscan du prénom Dante.
- Que dois-je faire ?
- Vous avez bien fait de me prévenir. Je vais avertir mon cousin Astaroth pour qu'il s'occupe de l'affaire avec sa Légion des Damnés. Retournez donc dans votre bureau, je vous y contacterai.

Quelques heures plus tard, Vassaného et Jézabel recevaient chacun un message leur ordonnant d'aller dans une loge du troisième cercle pour y retrouver Astaroth. L'intrus avait été isolé.

Quand Vassaného arriva sur les lieux, son adjointe était déjà là en train d'attendre. Elle savait que Lucifer devait être présent, aussi avait-elle mis ses plus beaux attributs et n'avait pas hésité à rendre apparentes ses fines petites cornes et sa délicate queue fourchue. Elle ne se sentait pas faite pour ce travail de bureau qu'elle occupait pourtant avec efficacité, et espérait être mutée pour retourner dans la Loge des Délices Inavouables pour y reprendre sa vocation première de Maîtresse des Souffrances. Vassaného détestait cordialement Astaroth, un ange déchu comme Lucifer, et à ses yeux, un pauvre minable qui ne devait sa réussite qu'au fait d'être le cousin du Boss. Le démon rouquin avait quitté son costume trois-pièces pour une élégante robe de bure noire, le même modèle que celui qu'apprécient tant les satanistes de Nouvelle-Angleterre. Il avait lui aussi rendu ses cornes visibles, mais c'était surtout pour rappeler à Astaroth que lui était un archidiable et pas un simple angelot ayant mal tourné. Jézie, qui n'avait pas l'habitude de le voir dans cette tenue, le regarda de la tête aux pieds avant d'avoir l'ombre d'une petite moue d'appréciation. Vassaného faisait de même de son côté. La situation était assez étrange et tous les deux ne comprenaient pas le soudain intérêt qu'ils semblaient éprouver respectivement. Ils en auraient probablement parlé si Lucifer n'avait fait son entrée en compagnie d'Astaroth et d'un troisième personnage. Le général de la Légion des Damnés avait un air de famille marqué avec Lucifer, mais il était moins beau, moins élégant et moins gracieux. Quand Vassaného et Jézie virent qui les accompagnaient, ils brandirent des amulettes qu'ils portaient l'un et l'autre autour du cou. Ces petits pentacles inversés rudimentaires, parés d'une pierre volcanique et montés en pendentif avaient fait fureur quelque temps auparavant. On disait qu'ils avaient le pouvoir de protéger du Bon Œil. Ils en avaient bien besoin devant l'Archange qui se trouvait face à eux. Lucifer les toisa de ses yeux de braise jusqu'à ce qu'ils aient rangé leur gris-gris, l'air gêné.

- Vassaného, Jézabel, je vous présente mon frère, Raphaël. Et vous connaissez déjà Astaroth, dit Lucifer.
- Il ressemblait à une sorte de négatif photo de Lucifer. Ses ailes étaient blanches et ses cheveux très blonds. Pour tout dire, il était le jumeau exact de Lucifer, si ce n'est qu'il ne reflétait que l'amour et la compassion.
- Bonjour, et que la Paix de l'âme soit avec vous, dit poliment Raphaël.
- Raphaël, tu m'avais promis de ne pas jurer ici, gronda Lucifer.
- Excuse-moi. On ne se refait pas, tu es bien placé pour le savoir.
- Vassaného, abasourdi, regardait l'ange.
- Votre frère ? dit-il, incrédule.
- Oui, Celui-qui-Portait-la-Lumière était bien mon frère, avant de déchoir, dit Raphaël. Croyez bien que ses égarements et ses crimes me déchirent le cœur. Je pense surtout au mal que cela fait à Maman...
- Votre Maman ? Mais je croyais que ... dit Vassaného.
- Que croyiez-vous donc ? demanda Lucifer.
- Eh bien... euh... Je croyais que, chez les anges... enfin, vous savez... les filles ne sont pas différentes des garçons et... bredouilla Vassaného. S'il ne s'était pas déjà trouvé au plus profond des entrailles de la Terre, il aurait volontiers pris une pelle pour creuser un trou et s'y enterrer vivant.
- Lucifer se contenta de hausser les épaules. Il y avait une affaire plus urgente à gérer.



- Astaroth, raconte-nous comment toi et ta légion, vous avez pu arrêter ce dangereux intrus, reprit-il.
- Ce fut très dur. La proie était rapide et agile, malgré son apparence frêle et âgée. Il a réussi à éviter mes patrouilles quelque temps. Quand l'une d'entre elles le croisait, je retrouvais mes gars un peu plus tard, en train de sangloter et de se lamenter pour qu'on leur pardonne leurs crimes. J'ai compris que je devais agir personnellement. J'ai trouvé l'objectif dans la Fosse de Ceux Qui Se Nourrissent de Chair Humaine. Il était en train de convertir une tribu d'indigènes cannibales aux bienfaits du régime végétarien. L'adversaire était redoutable et je devais l'amputer de sa meilleure arme : son verbe. Je me suis donc bouché les oreilles avec du plomb fondu. J'ai alors pu l'approcher sans danger. Je l'ai conduit en cellule.
- Tu l'as conduit en cellule ? C'est tout ? demanda Lucifer. Tu ne l'as pas même pas maltraité ? Mais depuis quand la Légion des Damnés fait-elle des prisonniers ?
- Je ne sais pas... C'est bizarre. Je n'y avais pas pensé...
- Je redoutais un problème de ce genre. Heureusement, Raphaël est ici, et il va ramener ce vilain moinillon dans son monastère, et plus vite que cela, c'est moi qui vous le dis.
- Raphaël se tourna vers l'assistance. Il y avait comme un halo doré autour de lui tandis qu'il parlait et personne n'aurait pu douter de son pouvoir de persuasion.
- Mon Frère, tu te laisses emporter, comme à ton habitude. Les instances angéliques que je représente nient tout lien dans cette affaire. Je n'interviens que parce que quelque chose est venu troubler l'ordre des choses et que je souhaite que tout redevienne normal.
- Lucifer haussa les épaules tout en déployant involontairement ses ailes, ce qui l'agaça davantage. Il se retourna vers Astaroth.
- Fais venir l'intrus, on doit en avoir le cœur net.

Astaroth s'éclipsa quelques instants et revint avec celui qui avait causé tant de tumultes dans les cercles infernaux. Comme il était d'un naturel zélé, il était accompagné de deux hommes de ses Légions, au cas où la situation dégénérerait. Le petit moine chauve et maigre qui souriait béatement à l'assistance médusée n'avait pourtant pas l'air bien dangereux. C'était peut-être cette allure anodine qui inquiétait Astaroth.

- C'est un honneur pour moi de rencontrer les personnes qui dirigent ce lieu, dit-il sans préambule.
- Un honneur ? On m'a déjà dit cela avant, mais jamais en ayant réellement l'air heureux de me voir ! Pour commencer, qui êtes-vous ? hoqueta Lucifer.
- Je me nomme Lumière Eclatante de L'Esprit. Je ne suis qu'un modeste moine dans un très humble monastère des environs de Lhassa. Je m'étais dans ma cellule, sur les racines du vice, quand je me suis retrouvé en ce lieu...
- Comment cela ! Personne ne vient ici sans une bonne raison ! Je suis bien placé pour le savoir, c'est mon boulot de les répartir dans les Pavillons des Châtiments en fonction de leurs méfaits ! dit Vassanéo.
- Je voulais simplement apporter la paix à ceux qui en avaient besoin. Ma méditation m'a conduit ici, un peu malgré moi.
- C'est parfait dans ce cas, car vous en partirez aussi malgré vous, dit Lucifer avec un air mauvais. Raphaël, emmène-le hors d'ici, sa vue me fait horreur. Vassanéo, Jézabel, assurez-vous qu'ils sortent. Astaroth, viens avec moi.

Les Anges Déchus se retirèrent, laissant un archidiabole et son succube d'assistante face à un archange et un moine trop poli pour être franchement honnête. Le silence dura quelques secondes. Raphaël, fidèle aux icônes qui le représentent, était calme et serein. Lumière Eclatante de L'Esprit, rayonnant de bonté et de sagesse, souriait largement, sans prêter la moindre attention à une Jézélie très déprimée de voir un mortel incapable de ressentir la plus petite concupiscence envers elle, malgré tous ses efforts. Quant à Vassanéo, il regardait la scène avec un air perdu, comme s'il refusait d'y croire.

- Tu te souviens du vieux Belzébuth ? demanda-t-il à Jézélie.
- Très vaguement...
- Il régnait sur les mouches et les insectes nuisibles. Il avait aussi un talent rare : celui de voir le mal dans le cœur des gens, même les plus purs et les plus innocents. Il savait faire en sorte que leurs mauvais côtés s'embrasent et les dévorent totalement.
- Je me rappelle mieux à présent ! Un type très déplaisant. Il n'a pas essayé de renverser le patron il y a un petit moment.
- Si, et il a été banni dans la Fosse, pour l'éternité. On ne le reverra pas de si tôt. Je me demande si ceux d'En-Haut n'ont pas trouvé quelqu'un qui lui ressemble un peu, à sa façon...

Vassanéo avait le sentiment de s'être fait avoir. En fait, tout le monde s'était fait avoir en beauté. La situation laissait l'archidiabole plus que perplexe.

- Au bout de quelques minutes, il reprit ses esprits et indiqua une porte donnant sur un long couloir mal éclairé.
- La sortie est par là, dit-il simplement.
- Tous lui emboîtèrent le pas.

Quelques semaines plus tard, Jézélie était de nouveau en retard au bureau. Au grand étonnement de ses subordonnées, Vassanéo n'avait pas piqué l'une de ses colères légendaires depuis ce qu'on appelait juste "l'accident du moine". On l'avait même surpris à complimenter Mme Desdémone pour la qualité de son travail. On voyait peu Lucifer ces derniers temps. Il s'était absenté pour assister à une autre conférence sur la Paix, mais cette dernière avait été un succès diplomatique mondial retentissant, empêchant le commencement d'au moins deux guerres. Il en était revenu profondément déprimé. Il avait fait supprimer les décorations d'inspiration mafieuse du Premier Cercle et avait demandé à ce que tout soit repeint en noir, des chaises sans dossier au plafond, en passant par les murs, les portes et les meubles. Astaroth décida de partir avec sa Légion des Damnés pour un stage de "consolidation des liens entre les subordonnés et la hiérarchie". Personne ne comprit vraiment pourquoi. Il semblait parfaitement détendu à son retour. On raconte qu'on aurait trouvé une plume blanche derrière l'une de ses armoires, dans ses appartements, mais rien n'est moins sûr. Quant à Jézélie, elle digérait mal l'indifférence du moine à son égard et était d'humeur maussade depuis cette épouvantable expérience. Elle vit un jour entrer Vassanéo dans son bureau. Il avait l'air souriant (enfin, disons qu'il était aussi chaleureux que pouvait l'être un archidiabole).

- Je voulais te féliciter, dit-il.
- Me féliciter ? répondit-elle, incrédule.
- Oui, grâce à toi et tes initiatives, l'efficacité du triage a été accrue. Bravo.

Jézie avait l'impression que le plafond lui tombait sur la tête. Elle n'aurait jamais cru son supérieur capable du plus élémentaire compliment.

- Je voulais te donner ceci pour te remercier... dit-il en lui tendant une enveloppe.

- Une invitation pour passer une semaine dans la fournaise du Vésuve ? Avec toi en plus ? Et le départ est dans quelques heures ?

- Comme tu vois...

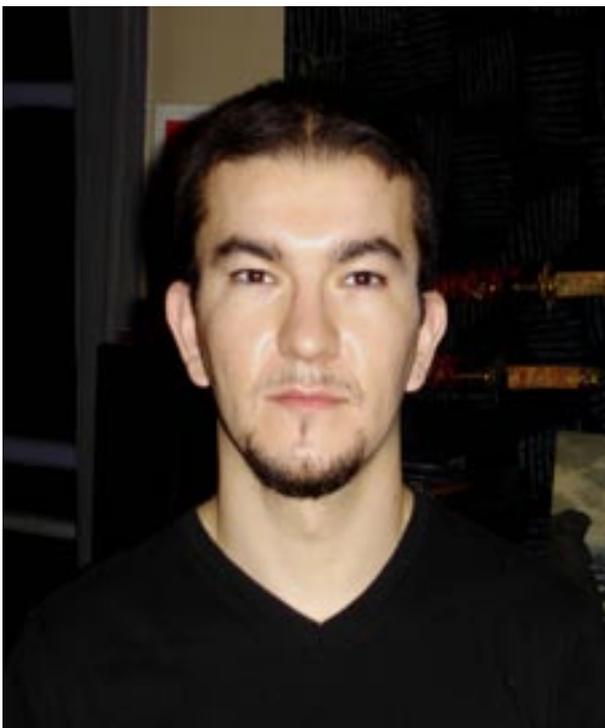
Jézie fit alors son célèbre sourire outrageusement aguicheur, ce même sourire qui l'avait abandonné ces dernières semaines. Elle avait toujours cru que son patron ne s'intéresserait jamais à elle. Peut-être avait-elle eu tort.

- Hum... Je ne sais pas si je dois accepter cela de la part de mon supérieur. Ce pourrait être une tentative de harcèlement sexuel, dit-elle en lui faisant un clin d'œil.

- Jézie, je ne pense pas que ce terme s'applique aux succubes. Même quand elles deviennent assistantes de direction, dit-il en souriant.

- Dans ce cas... Eh bien, c'est d'accord ! En fait, j'ai toujours voulu visiter la Sicile. Il paraît que c'est un endroit tellement romantique.

Vassanéo sourit comme un nigaud qui se rend à sa première surprise-party et quitta la pièce, satisfait. Il se mit à siffloter l'air de " Chantons sous la pluie ". Il n'avait jamais vu ce film et il aurait été parfaitement incapable de savoir comment il connaissait cette chanson. Mais pour le moment, peu lui importait. Il avait des valises à faire et seules ses vacances prochaines avec Jézabel comptaient maintenant. Il y avait fort longtemps qu'il ne s'était pas senti aussi bien.



L'illustrateur : FABIEN FERNANDEZ

Fabien Fernandez est né en 1976 juste après une longue canicule. Il s'est mis assez tôt à la réalisation d'images et d'illustrations en général. Afin de ne pas laisser refroidir un éventuel talent, il se lança dans des études artistiques. Il a continué à oeuvrer dans la communication visuelle via un diplôme pour pouvoir rester un peu dans ce monde réel (financièrement). Mais c'est vers l'Imaginaire qu'il se tourne pour illustrer et il a trouvé quelques petites portes pour être publié chez des éditeurs comme FFG ou autres grands noms du milieu du jeu. Aujourd'hui, il est en attente de publications un peu plus littéraires chez ACTUSF (couverture de l'anthologie « Fuite en ogre mineur ») et deux illustrations pour l'anthologie sur le thème des loups aux éditions Cheminement (à paraître début 2007).

APPEL A TEXTES

Plus dure sera la chute ?

Tout le monde se souvient de l'extraordinaire plan final de *La Planète des Singes*. Dans un traveling arrière, Charlton Heston découvrait que la planète où il avait échoué et la Terre ne faisaient qu'une. Cette chute mémorable est due à la plume de Rod Sterling, le génial créateur de *La Quatrième Dimension*.

Pour son nouveau recueil de textes, Phénix vous propose de nous concocter une nouvelle « à chute ». Surprenante, glaçante, amusante, effrayante, inattendue... Faites fonctionner vos méninges et offrez-nous une chute, digne de celles de Niagara !

Date de réception des textes : 30 mars 2007.

Neige, Glace et Froid.

Un thème météo à contre-pied de ce qui nous attend dans les cent ans à venir. Refroidissons la planète de nos textes les plus glaciaux ! Le froid, la glace, le blizzard, les conditions extrêmes, le soleil qui disparaît pour des semaines... Plongez sous zéro et écrivez une nouvelle... on the rocks !

Date de réception des textes : 30 mai 2007.

Super Pouvoirs ? A quoi ça sert ?

Une tentative de thème humoristique, pourquoi pas ? Les BD, les comics, les salles de cinéma et les romans sont pleins de super-héros dont la force tranquille leur permet de sauver le monde. Et si, un jour, des « mutants » étaient frappés de pouvoirs plus stupides les uns que les autres ? Qui ne peut plus approcher d'une surface en verre sans la réduire en miettes ? Qui déclenche toutes les alarmes dans les grands magasins ? Qui voit son pied droit doubler de volume dès que la température dépasse 12 degrés ? Une manière totalement décalée d'aborder le thème des super pouvoirs.

Date de réception des textes : 31 août 2007.

La Puce

Au commencement, la Puce était une créature ennuyeuse, accrochée aux poils des animaux et parfois réfugiée dans les cheveux des pauvres êtres vivants dans des conditions d'hygiène déplorable... Puis vint le silicone... Le silicone qui, loin de seulement augmenter le tour de poitrine moyen des sauveteuses des bords du Pacifique, permit de créer l'autre Puce. Celles qui, cachées dans les entrailles de nos machines, de nos ordi, de nos cartes de banques, permirent de réinventer le monde à la sauce digitale... Ode à une puce ! C'est là que nous vous attendons. Que la Puce, dans toutes ses déclinaisons, soit au cœur de vos textes. Sortez vos loupes... et vos plumes !

Date de réception des textes : 30 octobre 2007.

Eros dans tous ses états

Laissez libre cours à vos fantasmes, dans une explosion d'imaginaire et de stupre ! Renvoyez Clive Barker à ses études et tentez de faire rougir Graham Masterton. Le sexe et l'imaginaire ont toujours fait bon ménage... à trois, voire à quatre, à cinq ou à dix ! Que la fête commence, que les corps exultent et que votre plume trempe dans le souffre le plus piquant !

Date de réception des textes : 31 décembre 2007.

A vos plumes... de phénix !

Les textes doivent avoir entre 5000 et 40000 signes.

Envoyez vos textes par mail en fichier .doc ou .rtf à l'adresse suivante : bailly.phenix@skynet.be